19e ANNÉE (2e SÉRIE). N° 51 23 DÉCEMBRE 1897

(CE NUMÉRO A UN SUPPLÉMENT DE 16 PAGES)

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, HISTOIRE SACRÉE. — LÉGISLATION CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE. — PASTORALE, PRÉDICATION, CATÉCHISMES. — BIBLIOGRAPHIE

DIRECTEUR ET RÉDACTEUR EN CHEF : F. PERRIOT

ANCIEN SUPÉRIEUR DU GRAND-SÉMINAIRE DE LANGRES

Paraît à Langres, tous les jeudis

L'abonnement, pour tout l'univers, est de 15 fr. avec le Supplément : L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL, *de 10 fr. sans le Supplément.*

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de l'*Ami du Clergé*, Maison Saint-Pierre, rue Sainte-Barbe, à Langres (Haute-Marne).

L'AMI DU CLERGE et les livres

1° Consultations

Q. — L'annonce que je viens de lire, d'un nouveau volume de M. le chanoine Jules Didiot, sur les *Vertus théologales*, m'a fait penser que nous ne tarderions pas à avoir sur cet ouvrage un compte rendu qui fasse suite à ceux que vous nous avez donnés sur les ouvrages précédents du même auteur.

Sa manière de procéder par théorèmes enchaînés comme ceux de la géométrie, je la connais et j'ai fini par m'y accoutumer. J'aime à le voir prendre de haut et par les sommets les questions qu'il traite. Je pense qu'il fait de même pour les *Vertus théologales*. Je serai heureux de savoir par l'*Ami du Clergé* quels sont les points qui appellent spécialement l'attention et sur lesquels il voudra bien, je l'espère, nous dire son avis.

R. — Le nouveau volume de M. le chanoine Jules Didiot, *Morale surnaturelle spéciale : Vertus théologales* [1], continue exactement pour le caractère général, le développement des doctrines, la méthode et la disposition, les trois autres volumes déjà publiés par lui, et dont nous avons largement rendu compte.

I. Ce nouveau volume n'est pas inférieur à ses aînés et, étant donné le sujet dont il traite, il est d'une lecture plus facile et plus attrayante. Néanmoins il envisage les questions de morale par le côté supérieur, métaphysique. Il se distingue par là de la masse des auteurs de morale, qui s'attachent plus aux conclusions pratiques qu'aux principes spéculatifs. M. le chanoine nous avertit lui-même qu'il n'entend pas plus faire un traité de cas de conscience qu'un traité de droit canonique.

Le travail de M. le chanoine Jules Didiot est une vraie métaphysique de la morale ; nous pourrions dire une dogmatique spéculative et pratique.

[1] Taffin-Lefort, Paris, 30, rue des Saints-Pères ; Lille, 24, rue Charles-de-Muyssart. Prix 6 fr.

Après quelques théorèmes généraux sur la morale spéciale en général et sa division en deux parties, vertus et sacrements, sur les vertus en général, sur les vertus théologales, M. le chanoine Didiot traite successivement de la Foi, de l'Espérance et de la Charité, comme ferait le premier théologien venu.

La Foi absorbe à elle seule presque la moitié de l'ouvrage entier, ce qui n'étonnera aucun théologien : la foi est le fondement du salut et autour d'elle se soulèvent les plus nombreuses et les plus délicates questions. Nous en passerons en revue quelques-unes. L'Espérance est beaucoup moins développée ; elle le serait davantage s'il était entré dans le plan de l'auteur d'y rattacher les moyens par lesquels l'homme peut obtenir de Dieu les biens spirituels qui sont l'objet de l'espérance. La Charité n'est guère moins largement partagée que la Foi ; mais, étant donné que les autres vertus sont au service de la charité, comme l'enseigne, avec beaucoup de vérité, le Docteur de l'*Amour divin*, saint François de Sales, on peut dire que ce traité de la charité se poursuivra dans celui des autres vertus.

Le plan général auquel se rattachent toutes les questions particulières concernant chacune des vertus théologales est le même pour toutes les trois : 1° vertu naturelle et préternaturelle de même nom : foi, espérance, charité ; 2° vertu surnaturelle de foi, d'espérance, de charité, se distinguant entre *a)* vertu immédiatement divine ou théologale et *b)* vertu médiatement divine, ou non théologale, quoique surnaturelle, de foi, d'espérance, de charité.

Cette division et cette subdivision sont, à elles seules, une lumière, surtout la subdivision en vertus surnaturelles immédiatement ou médiatement divines. C'est peut-être là que gît le centre de gravité et de force de tout l'ouvrage. On y trouve le principe à l'aide duquel s'expliquent bien des choses difficiles et se résolvent des objections embarrassantes. C'est pourquoi nous y donnerons une attention spéciale.

Ajoutez à ces divisions, pour ce qui concerne les vertus immédiatement divines de la foi et de la charité, la subdivision du sujet en *étude ontologique* faisant connaître la nature de l'objet, et *étude morale* comprenant les obligations imposées à l'homme : vous aurez ainsi toute la trame de l'ouvrage et sa marche générale.

Venons maintenant à quelques remarques de détail.

II. Disons d'abord qu'il est très utile de distinguer des vertus surnaturelles les vertus de même nom qui ne sont que naturelles (ou préternaturelles), et cela pour quatre raisons :

1º Par cette distinction, on évite le danger de la confusion, source de beaucoup d'erreurs et d'hérésies, ou de difficultés difficiles à résoudre. C'est pour avoir méconnu ces distinctions que Baianistes et Jansénistes sont tombés en des erreurs graves de plus d'une sorte.

2º En séparant bien ce qui appartient à chaque classe de vertus, on saisit mieux la nature des vertus surnaturelles.

3º Par les rapports et similitudes qu'ont entre elles ces différentes classes de vertus, on pénètre plus à fond dans la connaissance des vertus surnaturelles, en leur appliquant les analogies qu'on trouve dans les vertus naturelles. Il y a là un vaste champ d'explications catéchistiques et de développements oratoires.

4º Ces rapports et similitudes entre les vertus naturelles et les vertus surnaturelles peuvent être d'un grand secours pour amener les esprits à admettre et à pratiquer les vertus surnaturelles. Par exemple, quoi de plus décisif pour engager à croire un esprit qui répugne à faire la soumission de sa raison que de lui faire remarquer qu'il fait cette soumission chaque fois qu'il croit naturellement à ce qu'il n'a pas vu par lui-même, sur le témoignage de celui qui le lui affirme pour l'avoir vu ?

M. le chanoine Jules Didiot a donc raison et bonne raison d'insister sur cette distinction et de s'en servir pour son traité des *Vertus théologales*. Quiconque a mission d'instruire fera bien aussi d'en tirer parti.

III. On ne peut guère moins louer, dans sa notion générale, la distinction entre vertu surnaturelle immédiatement divine et vertu surnaturelle médiatement divine.

Mais nous pensons qu'il n'aurait pas été inutile de mettre en pleine lumière cette distinction importante, en exposant ce qui fait en général la vertu divine, et en particulier, d'une part la vertu immédiatement divine, d'autre part la vertu médiatement divine, en y ajoutant une démonstration probante pour établir que, seule, la vertu immédiatement divine est vraiment théologale, tandis que la vertu médiatement divine ne l'est pas.

En comparant les caractères assignés par notre auteur à chacune des trois vertus qualifiées immédiatement divines, et en complétant l'une par l'autre les expositions particulières propres à chacune d'elles, nous arrivons à faire ainsi la synthèse des caractères d'une vertu théologale ou immédiatement divine :

1º L'objet est divin : dans la foi, vérité divine à croire ; dans l'espérance, bien divin à attendre ; dans la charité, bonté divine à aimer.

2º Le motif, appelé aussi objet formel, est divin : dans la foi, l'autorité divine ; dans l'espérance, la promesse divine ; dans la charité, la bonté divine elle-même : tous ces motifs surnaturellement connus.

3º Le secours à l'aide duquel l'homme produit l'acte de chaque vertu est divin : c'est pour chaque vertu théologale, au moins une grâce actuelle, et, dans la charité, une grâce habituelle, une vertu infuse communiquant à l'âme par manière d'habitude le pouvoir de produire, avec le secours de la grâce actuelle, les actes de chacune des trois vertus théologales.

Cette grâce actuelle, qui est aussi appelée motif, consiste : pour la foi, dans une illumination intérieure surnaturelle qui élève l'intelligence de l'homme pour qu'elle produise l'acte d'adhésion à la vérité divine surnaturellement manifestée ; pour l'espérance, dans le mouvement qui pousse surnaturellement l'âme à se délecter dans les biens divins qui lui sont promis ; pour la charité, dans le mouvement intérieur qui détermine l'âme à s'attacher à Dieu comme au bien suprême.

4º L'acte de la vertu immédiatement divine ou théologale réunit en un seul faisceau tous ces éléments et se trouve être ainsi divin de toute manière et vraiment théologal, ayant pour objet et pour motif formel Dieu surnaturellement connu, pour principe excitant et adjuvant Dieu agissant surnaturellement sur l'âme et dans l'âme sanctifiée par la grâce, pour principe élicient l'intelligence et la volonté surnaturalisées par la vertu infuse.

Rien au premier aspect de plus clair, de plus simple et de plus justifié que cette notion de la vertu théologale ou immédiatement divine. Il n'y aurait rien à demander de plus si, en regard de ce qui constitue la vertu immédiatement divine, nous pouvions mettre ce qu'il doit lui manquer pour n'être plus immédiatemant divine, tout en restant surnaturelle et divine, quelle imperfection fait que la foi, l'espérance et la charité restant surnaturelles, ne sont cependant plus théologales.

M. le chanoine Jules Didiot ne nous a pas donné d'étude générale sur ce point et nous ne voyons pas qu'il soit possible de tirer de ses développements sur chaque vertu les éléments de cette exposition. Il serait d'ailleurs trop long de recueillir en détail toutes les indications utiles qu'on y rencontre. Et comme plusieurs solutions sont l'objet de controverses théologiques, il y aurait à discuter. Bornons-nous, comme exemple, à relever ce qui regarde la foi médiatement divine.

« On peut les grouper (les notions concernant la foi médiatement divine) autour de cinq idées principales : le *témoignage* auquel répond cette

foi médiatement divine, les *éléments* psychologiques et logiques constitutifs de son acte propre, la *garantie* que Dieu prête à son objet et à son motif, la *fermeté* ou certitude de son adhésion, les *intermédiaires* enfin par lesquels on peut la faire remonter jusqu'à Dieu dont elle émane. » (p. 267).

Sur le premier point M. le chanoine prend comme exemple l'adhésion surnaturelle que réclame le récent décret inscrivant au catalogue des saints Antoine-Marie Zaccaria et Pierre Fourier : le *témoin* est non pas Dieu lui-même, mais le vicaire de Jésus-Christ revêtu de son autorité et parlant en son nom.

Dans le même exemple, les *éléments* de l'acte d'adhésion sont, d'une part, la foi immédiatement divine en l'autorité infaillible du Pape qui sert de base au jugement de crédibilité sur la sainteté des deux canonisés, et d'autre part une habitude également infuse et surnaturelle qui me porte à adhérer, en fidèle disciple de l'Eglise, à cette vérité d'ordre surnaturel.

La *garantie* que Dieu prête au témoin peut être ou bien le privilège d'inerrance ou d'*infaillibilité*, ou bien une *assistance miraculeuse*, ou bien l'*assistance surnaturelle normale* et ordinaire.

La *fermeté* de cette adhésion est proportionnelle au degré de garantie afférant au témoignage.

Les *témoins* étaient, sous la loi ancienne, les prophètes et la synagogue ; c'est, sous la loi nouvelle, l'Eglise en qui se trouvent les trois espèces de garanties spécifiées plus haut.

S'il suffisait qu'il intervînt un témoin autre que Dieu pour que la foi cessât d'être immédiatement divine et théologale et devînt médiate et non théologale, il n'y aurait plus un seul acte de foi théologale, divine et catholique : car c'est à la proposition seule de l'Eglise, à son *témoignage*, que nous devons de connaître l'objet à croire et sa révélation divine.

Ce que nous disons du témoin intermédiaire entre Dieu et nous, on peut le dire aussi, dans un autre ordre, de la proposition qui sert de mineure à un raisonnement dont la majeure est une vérité de foi divine révélée. Cet intermédiaire logique peut bien faire que la conclusion ne soit pas de foi divine révélée comme la majeure ; mais il n'en est pas toujours ainsi. M. le chanoine Jules Didiot accorde que si la mineure elle-même est révélée, la conclusion est révélée et objet de la foi divine immédiate ou théologale. Mais il affirme que « l'introduction d'un terme ou élément logique *non révélé* dans une série de jugements *révélés* empêche d'aboutir à une conclusion *de foi* théologale. » (p. 103). Si l'on poussait à ses dernières limites cette assertion, on arriverait à cette conclusion qu'il n'y a pas d'acte de foi divine théologale : car il n'y a aucun article de foi, aucune vérité révélée que nous connaissions sans l'introduction de quelque terme ou élément logique non révélé dans la série de jugements qui aboutit à la crédibilité de cet article ou de cette vérité. Comment arrivons-nous à ce jugement que nous devons croire en un seul Dieu en trois personnes ? Dieu sans doute l'a révélé ; mais il ne nous l'a pas révélé à nous-mêmes ; pour que nous sachions qu'il a révélé et ce qu'il a révélé, il nous faut passer par des jugements qui n'ont rien de révélé, par exemple : l'Eglise l'enseigne, ce qui est une vérité de fait non révélée.

Ce n'est donc point dans la simple introduction d'un témoin intermédiaire entre Dieu et l'homme, ou d'une proposition non révélée entre la proposition révélée et la conclusion, qu'il faut chercher la raison spécifique qui différencie la foi divine médiate de la foi divine immédiate.

Nous ne faisons pas un reproche à M. le chanoine Jules Didiot de n'avoir pas élucidé jusqu'à fond ces questions, mais nous le louons de les avoir soulevées sous cette forme. Ce sera, nous l'espérons, le point de départ de recherches nouvelles dont bénéficieront les études théologiques et les études bibliques.

Q. — Vous avez annoncé très brièvement dans votre nº du 4 novembre une vie de *Saint Pierre Fourier*, curé de Mattaincourt, *d'après sa correspondance*, par le P. H. Chérot. Quel est le but et la valeur de cet ouvrage, et en quoi diffère-t-il des autres biographies du saint, très complètes et très bien conçues, du P. Rogie (3 vol. in-8º) et du P. Vuillemin (un volume grand in-8º et illustré, chez Retaux) ? Après ces beaux travaux il y avait donc quelque chose encore à dire du saint curé de Mattaincourt ?

R. — Oui, il y avait quelque chose encore à dire, et qu'un jésuite seul pouvait produire avec compétence : c'est la formation de Pierre Fourier par les Jésuites. Le P. Chérot a un don particulier pour écrire l'histoire, c'est un fouilleur et l'érudition chez lui ne refroidit point la verve. Il sait mettre en pied ses personnages, et, par des détails précis recueillis dans les auteurs du temps, ressusciter une époque, vous donner l'illusion que vous y vivez, vous en montrer les beaux côtés, mais avec leurs ombres, les héroïsmes et les grandeurs, mais sans passer sous silence les faiblesses et les crimes.

Cette monographie de saint Pierre Fourier d'après sa correspondance, est étonnamment exacte et vivante. L'auteur nous introduit d'abord dans l'honnête famille de Dominique Fourier, commerçant et fils de cultivateur, à qui sa probité vaudra plus tard, — après son second mariage contracté avec Michelle Guérin, nourrice de Christine de Lorraine, — l'honneur d'être régisseur des domaines de cette princesse et officier de la maison du duc Charles III. C'est l'aîné, et non l'un des cadets, que Dominique et Anne Nacquart, sa pieuse épouse, consacreront à Dieu. Ils ne se rendent pas complices, ni esclaves « des abus des familles nobles qui pratiquent au rebours la loi des prémices. » L'enfant se destine au service des autels, mais ses parents l'y ont encouragé, s'estimant heureux de donner à l'Eglise leur premier-né.

Alors, pendant que la Réforme créait des collèges, des écoles, des imprimeries, les évêques manquaient de professeurs, dans les ordres monastiques « l'ignorance était à son comble, » et Hugues des Hazards, évêque de Toul, se plaignait de ne rencontrer dans ses ordinands que « fort petite science et moult cler semée, car de dix, à peine en trouve-t-on ung qui sache ce qu'il est tenu de sçavoir, ne grammaire, ne autres sciences, par quoy ils n'entendent rien de ce qu'ils lisent. »

Charles III duc de Lorraine, dit le Grand, époux de Madame Claude de France, fille de Henri II et de Catherine de Médicis, et son oncle le grand Cardinal de Lorraine, se concertent pour fonder une Université à Pont-à-Mousson. Le siège en est érigé par une bulle de Grégoire XIII, du 5 décembre 1572, elle ouvre ses classes deux ans après et ce sont les Jésuites qui la dirigent. Maldonat y passe en 1578 et encourage les élèves déjà nombreux. Le P. Richeome, surnommé le « Cicéron français, » était le principal du Collège, en 1581. La plupart des écoliers au nombre de 800 environ logeaient « en chambre chez les professeurs et les bourgeois de la ville, » faute de place dans les bâtiments de l'Université. « On voyait lors des tables de soixante francs par an et de soixante-dix. » Pierre Fourier se plaindra quarante-sept ans plus tard que le prix des « tables, » c'est-à-dire de la pension, a plus que doublé. Cette vie, passée hors de la surveillance active des maîtres n'était pas sans danger. Aussi Pierre, qui était remarquablement doué des grâces extérieures, trouva-t-il dans son hôtesse une misérable entremetteuse aux obsessions de laquelle il dut se soustraire avec indignation.

En cette année 1581 il est en seconde. Le P. Jean-Etienne explique pendant le premier semestre saint Chrysostome et saint Basile, « si toutefois il se conformait au *Ratio Studiorum* avant la lettre ; » le jeune étudiant comprend le grec comme sa langue maternelle. L'année suivante il suit en rhétorique les leçons « de l'immortel P. Jacques Sirmond, » l'humaniste peut-être le plus distingué de son temps. C'est alors qu'il compose son fameux vers ïambique qui « se renverse et rend les mêmes mots en prenant les lettres à reculons » :

Animosus ore pete perosus omina.
Consulte l'oracle avec hardiesse, avec audace.

« Une autre chose me déplaît en ce vers, écrit-il, c'est qu'au troisième lieu est un *tribrachus*, pied fort rare en ce lieu-là ; un ïambe ou spondée ou anapeste y serait bien meilleur. Mais patience ! cela se peut excuser. Et ces vers-là, vous savez, sont de telle nature qu'en écrivant seulement la moitié, ils sont écrits tout de leur long, sans qu'il en faille une seule lettre... »

La métrique grecque n'avait pas plus de secrets pour lui que la métrique latine, et il était certainement plus versé dans la patristique grecque que Bossuet lui-même.

Il étudie trois ans la philosophie, lisant Aristote dans le texte original, et guidé dans ses travaux par le P. Jean Guignard qui, le 7 janvier 1595, fut pendu et étranglé en place de Grève, après la tentative d'assassinat de Jean Châtel sur Henri IV. (27 décembre 1594). On prétendit avoir trouvé chez Jean Guignard « des escrits de sa main injurieux et diffamatoires contre l'honneur du feu Roy (Henri III) et de celuy-ci » (Henri IV). Seulement ces écrits n'ont jamais été produits. Le célèbre professeur mourut en exhortant le peuple « à la crainte de Dieu, obéissance du Roy et révérence du magistrat. » Les Jésuites furent ensuite expulsés sans qu'on leur permît de se défendre. Aussi l'histoire qui juge en dernier ressort, sans épouser les passions du temps, déclare-t-elle avec Sismondi qu'une seule mémoire demeure souillée, celle du Parlement qui se rendit coupable « d'une scandaleuse iniquité et d'un grand acte de lâcheté. »

C'est aux Jésuites que Pierre doit ses aptitudes pour l'instruction de la jeunesse. C'est à eux qu'il reviendra, jeune prêtre, en 1589, pour se plonger pendant six années consécutives dans les études sacrées. Son oncle le P. Jean Fourier lui enseigne la scolastique (1590), le P. Gordon, le futur confesseur de Louis XIII, la morale. Autant le jeune étudiant s'était passionné pour Aristote, autant il va marquer maintenant sa prédilection pour saint Thomas : « Si la *Somme* était perdue, dira le P. Etienne Voirin, Pierre Fourier pourrait la reconstituer de mémoire, question par question, article par article. »

Bien qu'il n'ait pas songé à conquérir le grade de docteur, Pierre Fourier n'en fut pas moins un théologien de premier ordre, et même un écrivain français fort remarquable. Venu au monde quatre-vingts ans plus tard, il eut pris une place distinguée à côté de Bossuet ou de Fénelon, ses lettres en font foi. Mais l'instrument de la langue française n'était pas encore assoupli et réglé, et s'il savait s'en servir, il lui manqua la puissance créatrice d'un Bossuet ou d'un Corneille. On n'a pas assez insisté sur le vaste talent du curé de Mattaincourt. Sans doute le génie, au regard de Dieu, ne compte pas comparé à la sainteté, mais il compte au regard du siècle, et la probité la plus vulgaire exige que l'on fasse d'un personnage historique un portrait exact, même s'il s'agit d'un saint, afin « que sa lumière luise aux yeux des hommes et que ceux-ci glorifient le Père qui est dans les cieux. » Le P. Chérot a su mettre dans son vrai jour le mérite théologique et littéraire de saint Pierre Fourier.

Il n'a pas négligé non plus de peindre le curé, le missionnaire, l'éducateur surtout. Comme Pierre Fourier sait choisir les maîtresses des jeunes filles, les premières religieuses de la Congrégation de Notre-Dame ! Il veut qu'elles connaissent la jeunesse avec ses entraînements, ses faiblesses plus ou moins innocentes, afin qu'elles soient plus indulgentes et plus éclairées. Alixe Le Clerc, de Remiremont, « avant de porter habituellement sur la tête le voile blanc que mettent pour commu-

nier les simples filles de la campagne, avait aimé la danse et le son du tambourin. » C'est même là, au milieu d'un banquet de noces, qu'elle prit en dégoût les plaisirs du monde. Le premier il rêva l'instruction *gratuite* dont Dieu seul serait « le payeur, » et il réalisa son rêve.

Le dernier chapitre, « le Patriote, » montre en quelle estime il était tenu à la cour de Lorraine. Charles IV refuse d'écouter ses avis, il s'engage dans une guerre contre Louis XIII. Contraint d'abdiquer, la Lorraine va être réunie à la couronne de France par Richelieu qui dès longtemps attend cette aubaine. Alors Nicolas-François, frère de Charles IV, clerc tonsuré et cardinal, renonce à l'état ecclésiastique et épouse sa cousine Claude. Le P. Chérot, plus prudent que Lacordaire et d'autres historiens du saint, se contente de dire : « L'on a des raisons de croire que saint Pierre Fourier a tout su d'avance et tout approuvé sans réserve. Cependant il ne faudrait pas exagérer ici son intervention. » C'est là le cachet du véritable historien, qui ne préjuge rien, et n'exagère pas la vérité pour donner un relief immérité à ses héros.

Q. — Comment se fait-il que vous n'ayez pas encore parlé des *Elévations dogmatiques* de M. l'abbé Sauvé ?

R. — L'explication est toute simple. Nous n'improvisons pas, à l'*Ami du Clergé,* nos comptes rendus bibliographiques ; et quand nous portons un jugement sur un ouvrage, ce n'est qu'après l'avoir étudié à fond. Or, les *Elévations dogmatiques* [1] de M. l'abbé Sauvé ne peuvent pas être lues au pied levé ; il faut, non les parcourir, mais les approfondir, et cela demande un certain répit. D'autre part, nous aurions préféré attendre l'apparition des deux derniers volumes, afin de pouvoir leur appliquer après examen le bien que nous voulons dire de leurs aînés.

Car c'est là une œuvre comme nous aimons d'en présenter à nos lecteurs, avec ces brèves paroles : « Prenez et lisez, » sans réticences ni sous-entendus d'aucune sorte. On nous demandait l'autre jour des auteurs où l'on pût compléter les études théologiques du séminaire, en les reprenant dans le but de les approprier surtout aux besoins du ministère : ces *Elévations* satisferont admirablement ce désir pour la partie de la théologie dogmatique qui s'y trouve traitée ; elles ont été publiées précisément dans cette intention, et elles répondent à une nécessité pressante.

Même pour les prêtres qui aiment et étudient la théologie, dit M. l'abbé Sauvé dans sa préface, « assez facilement il nous arrive de ne pas nous en inspirer beaucoup dans notre vie spirituelle, ou dans notre direction. On vaque à la théologie d'un côté, à la piété de l'autre, et la main droite ne se préoccupe guère de ce que fait la main gauche. Dans une région de l'âme, la science de Dieu et des choses de Dieu ; dans une autre région, la pratique. Ainsi la piété et la doctrine, deux choses évidemment faites pour s'entendre et pour vivre intimement unies, demeurent-elles plus ou moins isolées. » C'est en dogme comme en morale la même « grande muraille de la Chine, » qu'il faut détruire à tout prix, afin d'ouvrir à tant de pauvres âmes dépourvues d'idéal des échappées sur le ciel, sur les choses divines et éternelles. Le cardinal Pie l'avait remarqué : « Des âmes qui ne demandent qu'à grandir et à se dilater, languissent et se dessèchent, faute de rencontrer le pain solide de la doctrine. » Parfois, il est vrai, le pain dogmatique est difficile à rompre ; il faut du temps et des sueurs pour mettre à la portée de nos intelligences, déchristianisées par l'air ambiant, même les plus simples vérités de notre foi. Mais cependant, la bouche parle de l'abondance du cœur, et si l'on est trop pauvre souvent pour nourrir les autres, c'est qu'on n'a pas eu soin de recueillir dans ses greniers « le nouveau et l'ancien » que devrait posséder tout maître formé à l'école du Christ pour expliquer les mystères du royaume des cieux.

Quoi de plus « ancien » que le dogme ? Il est même plus ancien que la morale, puisqu'il en est la base. C'est pourquoi de solides instructions dogmatiques sont aussi et plus nécessaires que des instructions sur la morale, et le Symbole des Apôtres doit venir avant les Commandements. C'est par le dogme qu'on arrive à mettre du *Sursum* dans les cœurs, et avant tout par le dogme sur la vie divine en Notre-Seigneur, dans la divinité et dans nos âmes. Nous sommes appelés à vivre éternellement de cette vie divine, nous ne saurions donc trouver inutile d'en faire ici-bas le plus parfait possible apprentissage ; Dieu nous a créés pour le connaître, l'aimer et le servir sur cette terre, mais on ne l'aimera et ne le servira mieux que dans la mesure où on le *connaîtra* davantage.

Qu'on veuille bien lire dans cet esprit les *Elévations dogmatiques* de M. l'abbé Sauvé. Comme il le dit lui-même, ce n'est pas Jésus social, ni même Jésus extérieur, ou Jésus dans ses miracles, dans ses paroles, dans sa vie et ses souffrances visibles ; ni Dieu dans les grandes manifestations de la nature, et dans les miracles de la Bible, de l'Evangile et de la vie de l'Eglise ; ni la grâce et la gloire dans leurs magnifiques efflorescences extérieures sur la terre ou au ciel, — quoique tout cela soit si beau, si émouvant, si encourageant, — ce n'est pas cela qu'il a voulu étudier ; c'est seulement Jésus *intime,* Dieu *intime,* l'ange et l'homme *intimes*, c'est-à-dire, pour hasarder un mot peut-être légèrement irrévérencieux, la psychologie surnaturelle du Verbe incarné, le mystère de la sainte

[1] *Elévations dogmatiques,* par M. l'abbé Sauvé, S.-S., directeur et professeur de dogme au grand séminaire de Dijon. Trois séries : *L'Incarnation ou Jésus intime*, 3 vol. in-12, br., 7 fr. 50 ; — *Dieu intime*, un vol. in-12, br., 2 fr. 50 ; — *L'ange et l'homme intimes*, 2 vol. in-12 (en préparation). S'adresser à l'auteur, et aux librairies Chamagne et Ratel, à Dijon.

Trinité en elle-même et dans ses relations surnaturelles avec nos âmes par la grâce et la gloire.

M. l'abbé Sauvé commence ses *Elévations* par l'étude de *Jésus intime*. C'est qu'en effet, de même que Jésus est le centre de l'histoire universelle, il est aussi le centre de notre vie surnaturelle, le trait d'union entre le ciel et la terre, l'unique voie pour aller à Dieu, et l'aliment le mieux proportionné à notre âme, parce qu'avec la divinité elle y rencontre aussi l'humanité. Cette étude remplit trois volumes, où se trouve analysé tout l' « intime » du traité *De Verbo incarnato*, avec quelques excursions sur le terrain du *De Deo uno et trino*, qu'il eût été bien difficile d'éviter. Un quatrième volume, le dernier paru jusqu'alors, est consacré à *Dieu intime*.

On se tromperait en cherchant là-dedans autre chose que de la théologie ; mais on ne se tromperait pas moins en y cherchant de la théologie de « manuels » ou de professeur, étudiée seulement et exclusivement avec l'intelligence. C'est là justement travail de séminaire, qui a besoin d'être revu et complété par le cœur, pour le ministère. Cette œuvre de révision et de perfectionnement surtout, nos confrères la feront guidés par M. Sauvé. Ses *Elévations* en effet ne sont que de la théologie méditée, *theologia mentis et cordis*, pour nous souvenir d'une vieille formule qu'on aurait grand tort de vouloir détrôner.

Le style lui-même rappelle la méditation, avec sa forme personnelle, ses colloques, qui lui donnent un air de vie inconnu aux traités purement didactiques. Aussi, rien de plus facile que d'utiliser ces pages pour un prône ou une instruction dogmatique. Et justement, l'enseignement en chaire est à la théologie dogmatique ce que le cas de conscience est à la théologie morale : l'épreuve, et parfois la pierre d'achoppement pour ceux qui n'ont pas scruté à fond la théorie.

Pour les prêtres donc, les *Elévations* seraient un excellent livre de méditations quotidiennes. Mais nous le recommanderions encore très volontiers aux communautés religieuses, et en général à toutes les âmes qui désirent une vraie piété, faite de lumière et partant d'amour et d'œuvres, plutôt que d'excitations sentimentales, factices et passagères, et absolument stériles.

Bref, c'est un ouvrage à mettre dans sa bibliothèque, au même rayon que le P. Faber et Mgr Gay [1].

---

[1] Nous croyons utile de reproduire ici la table des matières, avec l'indication, par un astérique, des *Elévations* tirées à part et se vendant séparément.

JÉSUS INTIME

Tome Ier. Préface.— *L'Incarnation, mystère d'union.— Jésus, Homme-Dieu. — Jésus, Homme-Verbe. (Ces trois Elévations, lectures pour le temps de Noël). — Le Corps de Jésus (lecture pour la Fête du Saint-Sacrement). — L'Ame de Jésus, ou sa Sainteté. — L'Intelligence de Jésus, ou sa Science. (Deux Elévations nécessaires pour bien comprendre l'amour, les joies, les souffrances, les vertus, les mérites de Notre-Seigneur). — Le Cœur de Jésus, ou son Amour (mois du Sacré-Cœur).

Tome II. (Tout ce volume convient pour le mois de juin). * Le Cœur de Jésus, ou ses Souffrances (temps du Carême et Semaine sainte). — Le Cœur de Jésus, ou ses Joies (temps de Noël). — * Le Cœur de Jésus ou ses Infirmités (mois de la Sainte-Enfance). * — Le Cœur de Jésus, ou ses Mystères (pour une retraite). — Le Cœur de Jésus, ou ses Vertus (pour une retraite). — Le Cœur de Jésus, ou son Sacrifice et son Sacerdoce (pour une retraite, surtout d'ordination). — * Le Cœur de Jésus ou son influence sur son Père (pour une retraite).

Tome III. * Le Cœur de Jésus ou l'Incarnation dans le cours des siècles (lectures pour la Fête et l'Octave du Saint-Sacrement).— * Le Cœur de Jésus, ou l'Incarnation dans l'Eternité (pour une retraite). — Le Cœur de Jésus, ou ce que l'Incarnation nous révèle en Dieu (pour une retraite). — Le Cœur de Jésus, ou les dimensions de l'Incarnation (pour une retraite). — * La Très Sainte Vierge (mois de mai). — * Saint Joseph (mois de mars).

DIEU INTIME

Tome IV. Préface. — * Dévotion à Dieu le Père (pour la Fête de la Sainte-Trinité). —* Dévotion à Dieu le Fils (pour le temps de Noël). — * Dévotion à Dieu l'Esprit-Saint (pour la neuvaine de la Pentecôte). — Dévotion à la Nature divine et à ses attributs (pour une retraite). — Dévotion aux perfections divines par les vertus surnaturelles (pour une retraite). — Dévotion aux perfections divines par des actes et des états particuliers (pour une retraite).

Q. — En lisant vos intéressantes réflexions sur la philosophie universitaire, dans un des derniers numéros de notre chère revue, il m'est venu la pensée de vous demander si vous connaissiez le *Précis de philosophie* publié récemment par M. Penjon, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Lille. L'auteur n'hésite pas à déclarer, en tête de son ouvrage, qu'il apporte l'exactitude à la solution des principales questions de philosophie et qu'il redresse, sur un certain nombre de points, les idée courantes, au grand profit de ceux qui voudront s'en servir et le suivre. Il est édité chez Paul Delaplane, à Paris. Si vous en avez le temps, cher et savant *Ami*, vous nous direz tôt ou tard, n'est-ce pas ? quel cas il convient de faire de la doctrine du professeur universitaire, qui est d'ailleurs catholique pratiquant.

R. — Si l'auteur de ce détestable *Précis de philosophie* est, comme vous le dites, catholique pratiquant, nous n'avons qu'à le féliciter d'avoir réussi à mettre en contradiction sa conduite avec ses principes. Après tout, ce ne serait pas, à notre connaissance, le premier phénomène de ce genre qui se soit présenté dans le monde laïque où l'on pense. Nous savons un professeur de philosophie qui est, dans son enseignement, parfaitement kantiste sur toute la ligne, et ne laisse pas néanmoins, malgré cela, d'être en même temps un excellent catholique, très convaincu, très pratiquant. Il est vrai que cela peut se comprendre encore à la rigueur chez un disciple de Kant qui, comme son maître, admet la séparation profonde, le divorce, l'indépendance des deux ordres fameux : raison pure et raison pratique.

Au reste, que M. Penjon soit dans sa conduite privée ce qu'il voudra, peu nous importe. Il s'agit de juger son livre, non sa manière d'agir, et nous n'aurions eu garde d'en dire même un mot, si la réflexion de notre correspondant ne nous avait obligé de relever ce détail où plusieurs auraient pu voir une recommandation de ses doctrines.

Pour M. Penjon, la philosophie « c'est essentiellement la théorie de la connaissance. » Première erreur, d'ailleurs assez conforme à la tendance qu'ont beaucoup de nos modernes à absor-

ber toute la spéculation philosophique dans la *Psychologie*.

Il est vrai que l'auteur joint, à titre d'annexes, à la théorie de la connaissance, la logique et la morale ; mais pour lui la métaphysique est une chimère : « Sous le nom de métaphysique, *que « nous garderons pour nous conformer à l'usage*, « on trouvera ici les raisons de ne plus admettre « certaines théories surannées et le résultat positif « de toutes les indications que nous aura fournies « l'étude de la psychologie, de la logique et de la « morale touchant l'ensemble des choses, la nature « et l'immortalité de l'âme, l'existence et la nature « de Dieu ».

Avec une pareille méthode de philosophie, toute subjective et « aprioristique, » on devine aisément en quelle fumée doivent s'évanouir les traités classiques de nos philosophies chrétiennes : Métaphysique, Cosmologie, Théodicée.

Et, de fait, M. Penjon renvoie négligemment à la fin du volume, à la métaphysique, vieux musée d'antiquités hors de service, les chapitres suivants : *Le Monde extérieur*, — *Matière et mouvement*, — *Organisme et finalité*, — *De la nature et de l'unité du moi*, — *Dieu et la religion naturelle*, — *La vie future* ; — le tout expédié en 60 pages, comme il convient à un bon « guide » qui ne veut pas ennuyer son visiteur.

De l'âme, il n'est *traité* nulle part. Et à quoi bon, s'il n'est pas utile de se renseigner sur le fait de sa réalité en nous ? Ecoutons l'auteur : « Que « faut-il entendre par ce mot « âme » ? Dirons-« nous que c'est une substance, c'est-à-dire un être « réel qui se manifeste seulement par ses facultés « et qui reste en lui-même inconnu ? Autant dire « que c'est un je ne sais quoi ; le mieux alors est « de n'en pas parler, » et M. Penjon n'en parle pas.

La liberté est plus favorisée : elle a son tout petit coin dans un chapitre XIX de la psychologie, intitulé : « *L'objet en nous*, — *Sentiments et résolutions* », et un chapitre tout entier dans la *morale* ; car, pour notre auteur, la question de la liberté est avant tout une question de morale. Inutile de dire que la vieille liberté de nos pères, la liberté d'indifférence qui agit d'elle-même sans céder au déterminisme des causes extérieures est, comme tout le bagage spirituel de notre nature, renvoyé au pays des chimères. Ce n'est pas que M. Penjon nie carrément la liberté comme les fatalistes ; il l'admet, mais à sa façon, qui, à force d'être inintelligible et contradictoire, est une façon de ne pas l'admettre du tout. « La liberté ne peut être *con-« quise* et conservée que par une lutte contre les « tendances et les lois de notre nature sensible, « intéressée, égoïste ; l'autonomie de la volonté ne « peut *s'établir* et se maintenir que par opposition « à l'hétéronomie (servitude intérieure), car les « lois de notre nature empirique sont toujours « puissantes, » etc... Notre auteur oublie de dire si la puissance de ces lois de notre nature empirique est telle que la volonté *peut* ou *ne peut pas* y résister. Le kantisme montre d'ailleurs ici, comme un peu partout, le bout de l'oreille. « Bien que les « actions humaines soient nécessairement et inévi-« tablement déterminées par des antécédents, nous « devons agir sous l'idée de la liberté ; suivant « l'expression de Kant, nous devons agir comme si « nous étions libres, c'est-à-dire indépendants des « causes et des tendances physiques ».

Voici encore des conclusions qui éclaireront suffisamment le lecteur sur la valeur de ce *Précis de philosophie* : « La liberté n'est pas la condition de « la pratique du bien, elle en est le résultat, ou « plutôt se confond avec elle. La liberté d'une « manière générale est de suivre sa nature... Nous « ne jugeons librement que lorsque nous obéissons « aux seules lois logiques, » etc...

Pathos encore, et plus indéchiffrable, sur l'existence et la nature de Dieu.

L'auteur ne voudrait pas qu'on fît de lui un athée. Car il admet un Dieu, non le Dieu des preuves classiques de l'ancien temps, l'être infiniment parfait, cause et créateur d'un monde dont l'existence même est pour M. P., un problème, mais un Dieu issu de notre fabrique intellectuelle, à la manière de Kant. « C'est donc en définitive « *notre* vraie nature, la nature supérieure du moi « jugeant et voulant, que nous désignons quand « nous parlons de Dieu. ...Quand nous disons de « Dieu qu'il est la nature propre et supérieure « des choses, nous voulons dire qu'il est notre « nature propre et supérieure. »

Et, après tout cela, pour conclusion pratique de la vie présente, voici ce que nous donne M. Penjon : « La croyance à la vie future a fait beaucoup de « bien ; elle a consolé beaucoup de tristesses, guéri « beaucoup de blessures. Elle a même maintenu « dans la légalité, sinon dans la moralité, un grand « nombre d'hommes. Mais elle est inconciliable « avec ce que nous savons du moi et avec la vraie « notion du devoir. Nous ne sommes pas une subs-« tance, nous ne sommes pas, en dépit de l'appa-« rence, un être proprement dit, mais un simple « composé de phénomènes. Et quand même il y « aurait en nous une substance, ce n'est pas sa « permanence ou son immortalité que nous pour-« rions souhaiter, parce qu'elle ne nous intéresse « en aucune façon. Notre moi, auquel nous sommes « si attachés, n'est fait en aucune manière pour « l'éternité. »

Et voilà ce qu'on trouve, entre beaucoup d'autres choses du même genre, dans ce nouveau *Précis de philosophie*. Bien qu'il n'appartienne à proprement parler à aucune école et fasse largement profession d'indépendance d'esprit en matière philosophique, l'auteur s'est largement inspiré de la *Critique de la raison pure* et de la théorie kantiste de la sensibilité. Il y a chez lui, par-ci par-là, des vues fort originales et des réflexions intéressantes dont plusieurs vaudraient la peine d'être conservées ; mais, dans l'ensemble, c'est un livre que nous estimons dangereux, au point de vue doctrinal s'entend, et spécialement à notre point de vue chrétien. Il nous reste à souhaiter que ses

lecteurs retrouvent, par la raison pratique, ainsi que le fait, paraît-il, M. Penjon, l'âme, la liberté, Dieu et la vie future, que ses théories réussiront toujours trop à ruiner dans leurs esprits.

Q. — On parle beaucoup de la *Vie* du Père Hecker : pourriez-vous nous dire si la lecture de ce livre offre une véritable utilité pour un ecclésiastique, et en même temps nous faire connaître les principaux traits de la vie et du caractère de ce personnage, que l'on représente comme passablement singulier ?

R. — Nous accédons volontiers à votre désir. Plusieurs revues, notamment les *Etudes* des Pères Jésuites, le *Correspondant*, l'*Université catholique* ont consacré de longs articles au livre et au héros. Cela montre assez l'importance du sujet.

Nous nous bornerons à répondre aux deux questions qui nous sont posées.

Au sujet du livre, il suffit de dire, croyons-nous, que malgré de légers défauts, par exemple un peu trop d'enthousiasme dans la préface d'ailleurs fort belle de l'abbé Klein, il ne peut qu'être très profitable aux ecclésiastiques [1]. C'est à eux surtout qu'il se recommande, particulièrement à ceux qui s'appliquent, de n'importe quelle manière, au ministère apostolique. Ils trouveront dans la préface de l'abbé Klein, puis dans l'introduction de Mgr Ireland, et surtout dans la biographie elle-même, des points de vue nouveaux pour eux qui agrandiront leurs horizons et donneront à leurs idées plus de justesse en même temps que plus de largeur. Cette biographie du fondateur des « Paulistes » américains a été écrite en anglais par le Père Elliot, un de ses disciples et de ses compagnons. C'est une traduction qui est donnée au public français.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur la réponse à faire à la première question parce qu'elle sera complétée par celle que nous allons donner à la seconde.

Il s'agit de dessiner les principaux traits de la vie et du caractère de ce personnage « passablement singulier. » Singulier, nous avouons qu'il l'est, pourvu que l'on veuille bien reconnaître que cette singularité est celle des initiateurs, des hommes qui ont reçu une mission extraordinaire, des saints. Dans le Père Hecker tout est singulier dans ce sens, tout est extraordinaire, sa vie, son caractère, son esprit, ses vues, sa vocation, sa mission et son œuvre. Il y a dans l'homme d'abord, puis dans sa destinée, une réunion, pour ne pas dire un amalgame, des éléments et des traits les plus disparates. Un poëte anglais, le célèbre Tennyson, a dit que « l'histoire est à moitié un rêve — même la vie d'un homme écrite à l'aide de ses propres lettres » :

Ye know that History is half-dream-ay even
The man's life in the letters of the man.

[1] *Le Père Hecker, fondateur des « Paulistes » américains, 1819-1888*, par le P. W. Elliot, de la même Compagnie. — Paris, Lecoffre. — Un vol. in-12 de LIV-430 pages, 3 fr. 50.

Ces vers du grand poëte nous revenaient à la mémoire en lisant cette vie étrange, écrite en grande partie à l'aide du journal intime du Père Hecker lui-même, et qui malgré cela ressemble à un rêve.

Disons d'abord qu'allemand par ses parents et américain par sa naissance, Hecker demeura toute sa vie profondément allemand et profondément américain, rêveur comme un allemand, et homme d'action comme un américain. Ajoutons que ce prêtre, ce religieux, ce fondateur si sincèrement catholique ne cessa jamais d'être protestant par certains côtés de son esprit. Car né de parents protestants Hecker commença par être protestant. Les vingt-cinq premières années de sa vie se passèrent dans le protestantisme. Elles s'écoulèrent aussi non dans la misère, mais dans un travail très pénible. Simple boulanger, Hecker vivait de la vie des ouvriers ; mais en même temps de la vie de l'intelligence, de la vie des penseurs. Un exemplaire de *La critique de la raison pure* de Kant demeura longtemps ajusté au-dessus de son pétrin de manière à lui permettre de mener de front le travail manuel et les études de philosophie. Quand il eut fini avec Kant, il étudia Fichte et Hégel. Il lisait les philosophes pour y trouver la vérité. Il sentait qu'il ne la possédait pas, et il la cherchait partout, dans tous les systèmes et dans toutes les sectes. Quand en 1844, à l'âge de 25 ans, il entra dans l'Eglise catholique, il avait, comme dit l'abbé Klein, « traversé tout le champ des doctrines, depuis le rationalisme et le socialisme jusqu'au catholicisme le plus pur. »

Mais s'il donna successivement dans toutes les erreurs, il sut toujours se préserver du vice. « Il me dit expressément, rapporte une des personnes qui l'ont connu le mieux, n'avoir jamais bu à l'excès, jamais péché contre la pureté, jamais blasphémé, jamais menti ; et à coup sûr il ne manqua jamais d'honnêteté. »

Hecker dut cette pureté de mœurs conservée dans les conditions les plus propres à la lui faire perdre, à une assistance spéciale de Dieu dont nous parlerons plus loin, et aussi à son éducation première.

« La prédestination de l'enfant, dit Lamartine dans ses *Confidences* où il se raconte lui-même, la prédestination de l'enfant, c'est la maison où il est né ; son âme se compose surtout des impressions qu'il y a reçues. Le regard des yeux de notre mère est une partie de notre âme qui pénètre en nous par nos propres yeux. » Par sa famille Hecker semblait prédestiné à demeurer protestant toute sa vie, et il devint catholique. Sous le bénéfice de cette importante restriction, la très juste observation de Lamartine se réalisa en lui d'une manière frappante. Son âme se composa tellement des impressions qu'il avait reçues au foyer domestique que, même après son entrée dans l'Eglise, elles y demeurèrent gravées en ce qu'elles avaient de vrai, d'honnête, de chrétien, en ce qu'elles avaient d'allemand et d'américain, et surtout en ce qu'elles tenaient du caractère de sa mère. Cette

mère était de la race des femmes fortes. « Ses enfants, dit le Père Elliott, avaient été élevés dans les idées les plus strictes à l'endroit du mensonge et des petits vices ordinaires à leur âge. »

Du reste on retrouvait cette éducation sévère dans toute la famille. « Je n'ai jamais oublié, disait le Père Hecker, la fureur d'une de mes tantes et la violente correction qu'elle infligea à l'un de ses fils pour lui avoir dérobé un sou. Cette éducation a eu un effet durable sur mon caractère. » La mère de Hecker n'était pas seulement sévère ; elle avait quelque chose de grand et d'élevé, et le sentiment religieux était chez elle très vif et très développé. Elle s'efforçait de le communiquer à ses enfants. N'est-ce pas une chose remarquable que comme Hecker, Montalembert et l'abbé de Broglie ont eu des mères protestantes ?

La mère de Hecker n'était pas de ces protestants qui savent à peine à quelle secte ils appartiennent, et qui, si on les pressait, ne sauraient guère dire qu'une chose, à savoir qu'ils ne sont pas catholiques. De luthérienne elle s'était faite méthodiste. Elle était une méthodiste convaincue. Elle le demeura toute sa vie, même après que son fils se fût fait catholique. C'est le méthodisme qu'elle inculqua tout d'abord à ce petit enfant qui devait être le fondateur d'une société de religieux catholiques.

C'est là une circonstance dont il faut tenir un grand compte si l'on veut comprendre le P. Hecker. Imbu des tendances, des sentiments, de l'esprit du méthodisme, il lui en resta comme une empreinte ineffaçable qu'on retrouve jusque chez le religieux.

Le méthodisme qu'on appelle aussi le wesleyanisme, de Jean Wesley son auteur, date de 1738. A cette époque, Jean Wesley, qui était ministre de l'Eglise anglicane, fut frappé, en lisant l'Evangile, des pressantes exhortations à la perfection que Notre-Seigneur adresse à tous ceux qui veulent être vraiment ses disciples.

Gémissant d'y avoir jusqu'alors si mal répondu, ému, bouleversé, il amenda sa vie et devint un tout autre homme. Ce fut là ce qu'il appelait sa « conversion », sorte de mot sacramentel qui est demeuré dans la secte. Après s'être « converti » lui-même, il se crut appelé de Dieu à travailler à « convertir » les autres. Il se mit à prêcher et recruta un bon nombre d'adhérents. Le fond de son système, c'est qu'il y a peu à insister sur le dogme, attendu qu'il y a peu de vérités dont la croyance soit nécessaire pour le salut. On peut se contenter des dogmes fondamentaux. Mais la grande affaire, celle pour laquelle Notre-Seigneur est descendu du ciel, c'est la transformation de notre vie, la sanctification de nos âmes, la pratique des vertus recommandées par l'Evangile, la charité envers Dieu et envers le prochain, la pureté, l'humilité, la mortification, et les autres. Cette secte, on le voit, a des côtés excellents très propres à séduire de grandes et nobles âmes. Son grand tort est de supprimer l'Eglise. L'esprit qui la caractérise, c'est la tendance à la perfection unie à un zèle ardent et à une active propagande. Jean Wesley aurait voulu « convertir » le monde entier. Ses disciples ont hérité de son zèle.

La mère du petit Hecker était pleine de cet esprit. Son enfant le puisa sur ses lèvres et le but à longs traits. Aucun n'allait mieux à son tempérament, à son caractère et aux tendances naturellement nobles et élevées de son âme. Quant au côté doctrinal du méthodisme, tout naturellement il ne l'inquiétait guère. Seulement quand il fut en état de réfléchir, il s'aperçut qu'il ne le satisfaisait point. Il étudia d'autres sectes qui ne le satisfirent pas davantage. On le vit alors essayer la vie de communauté organisée par un socialiste réformateur, Georges Ripley ; mais il ne tarda pas à sentir qu'il n'était pas là dans son élément. Il se tourna vers les philosophes ; ils le rendirent sceptique. Il en vint à ne plus croire à rien, pas même au témoignage de ses facultés. Le malaise auquel il était en proie le ramena à l'étude des différentes sectes. « N'ayant pas eu, écrivait-il plus tard, une connaissance individuelle et approfondie des différentes dénominations protestantes, je les examinai toutes : épiscopaliennes, congrégationalistes, baptistes, méthodistes et autres, les étudiant une à une, conférant avec leurs ministres et lisant leurs livres. »

Il revenait de préférence aux méthodistes. Il aurait voulu pouvoir trouver parmi eux la paix, le repos, et surtout un aliment au besoin de perfection qui le tourmentait. « Une chose, dit son biographe, une chose, de l'avis du Père Hecker, l'attirait vers eux : leur doctrine de la perfection. Il alla trouver un de leurs ministres, le docteur Crawford : « J'ai lu dans la Bible, dit-il : Si vous voulez être parfait, allez et vendez tout ce que vous avez. Voilà le chrétien que je voudrais être. » La réponse fut : « Mais, jeune homme, vous allez trop loin ; vous êtes un enthousiaste : le Christ ne nous en demande pas autant en plein dix-neuvième siècle. » Après avoir causé quelque temps avec lui, le ministre le congédia en lui conseillant d'abandonner cet ordre d'idées et d'étudier pour entrer dans le ministère. »

Ainsi le méthodisme lui-même ne répondait point au désir de perfection qui poursuivait le jeune Hecker.

Mais l'Eglise catholique ? Pourquoi n'allait-il pas chercher là la réalisation de son idéal ? Il y avait bien songé. Bien plus encore que le méthodisme le catholicisme l'attirait. Il rôdait tout autour. Il entr'ouvrait la porte, puis ne tardait pas à la refermer. Du point de vue socialiste où il jugeait l'Eglise catholique, elle lui paraissait ne pas faire assez pour le peuple. Car Hecker, nous avons oublié de le dire, s'était lancé dans la politique et était devenu socialiste.

Cependant l'Esprit-Saint conduisait ce jeune homme d'une manière extraordinaire et même sensible, le préservant de tomber dans les précipices sur le bord desquels il le laissait se promener.

« Souvent la nuit, couché sur des copeaux devant le four de sa boulangerie, il se réveillait en sursaut ; poussé par quelque inspiration mal définie il courait sur les quais de East-River pour voir couler l'eau au clair de la lune, et errait au hasard, comme sous le charme d'un appel irrésistible : « Qu'est-ce que Dieu désire de moi ? pensait-il ; comment arriverai-je à le connaître ? Pour quelle cause m'a-t-il envoyé dans le monde ? » Il disait plus tard à une personne exceptionnellement admise dans son intimité : « Il y a des hommes pour qui l'influence prédominante vient de l'extérieur : l'autorité, l'exemple, le précepte, etc. Chez d'autres au contraire, elle se fait sentir à l'intérieur sous l'action de l'Esprit-Saint. Pour moi, dès mon enfance, Dieu m'a influencé par une lumière intérieure et par le souffle de son Esprit. »

Et encore :

« Ma jeunesse et les premières années de mon âge mûr furent préservées de certaines fautes et de certaines occasions de pécher, d'une manière particulière et remarquable. Je me rendais compte pendant ce temps, et, en réalité tout le temps de ma vie, que Dieu me conservait pour quelque dessein providentiel. Remarquez que cela avait lieu bien avant mon entrée dans l'Eglise. »

Bien avant son entrée dans l'Eglise il écrivait dans son journal intime : « Il est inutile de me préoccuper de mon avenir, je veux m'abandonner à l'Esprit qui me mène, lui être fidèle, travailler et laisser le reste à Dieu. Ce que je fais il faut que je le fasse, car ce n'est pas moi qui le fais, c'est l'Esprit. Quel est cet Esprit ? C'est la question que je ne puis résoudre. Le but où il me fera arriver montrera d'où il vient. Je me sens absolument impersonnel entre ses mains. »

Que dans ces dispositions et cet état d'âme, l'illuminisme qu'on rencontre à des degrés divers et sous des formes qui varient dans un grand nombre de sectes protestantes et en particulier dans le méthodisme, entrât pour une certaine part, on ne saurait guère en douter. Mais le reste de la vie du Père Hecker montre assez qu'il y avait là encore autre chose que de l'illuminisme, qu'il y avait surtout autre chose.

Comment l'homme qui se sentait soumis à cette influence mystérieuse était-il le même qui disait au docteur Brownson : « Comment puis-je être certain de la réalité objective des opérations de mon âme ? », et qui, par moments, sinon d'une manière continue, doutait réellement de cette réalité ? Nous ne nous chargeons pas de l'expliquer ; mais s'il nous fallait absolument donner une explication, nous dirions qu'à le bien prendre, ce n'était pas le même homme. Dans Hecker il y avait au moins trois ou quatre hommes qui disparaissaient et reparaissaient tour à tour. Ce n'est pas là une des moindres difficultés pour le bien juger.

C'est ainsi qu'il y avait chez lui l'homme d'action, l'homme remuant qui s'affilia en 1834 au *Parti ouvrier*, sorte de ligue ultra-démocratique qui poussait à l'exagération les droits du peuple et s'appliquait à les faire prévaloir. Il était l'homme des réunions politiques, des *meetings*. Il aimait à y parler, et ses conférences où il posait en réformateur et en ami du peuple étaient fort appréciées ; car il était naturellement éloquent. De cela aussi il lui resta toujours quelque chose. Quand il fut devenu prêtre et religieux, on l'entendait dire : « Je suis toujours pour le chien qui tire la charrette. »

Mais à côté de cet homme d'action toujours prêt à livrer bataille pour « le chien qui tire la charrette », il y avait en lui l'homme du silence et de la solitude qui éprouve un besoin impérieux de retraite. « Je voudrais, écrivait-il à cette époque dans son journal intime, je voudrais briser toutes les relations autres que celles de mon âme avec l'Esprit ; toute autre me semble vaine, mondaine et frivole. L'action intérieure de l'Esprit est entravée par les distractions du dehors. Dans le bruit et la confusion sa voix n'est pas écoutée. »

Voici ce qu'il écrivait pendant sa préparation au baptême :

« Je ne peux ni étudier ni lire longtemps de suite. L'Etre intérieur ne me le permet pas. Sans cesse il m'en détourne pour me faire méditer et jouir de sa propre présence. Il dit : « Je suis tout : questionnez-moi et je vous enseignerai plus que tout ce qui a été écrit, plus que vous n'acquerrez jamais par l'étude.

« Soyez mon organe, c'est là votre fonction. Soyez-moi soumis, c'est là votre gloire... Vous n'avez rien à dire, ni à faire, ni à vous inquiéter de rien. Faites seulement ce que je vous dirai de faire... Je vous parle à chaque instant et suis près de vous en toutes saisons... »

Comment Hecker fut amené au catholicisme, il serait trop long de le raconter. Ceux qui se sentiront attirés par ces quelques traits à étudier cette étrange, mais très instructive et très édifiante personnalité, en trouveront le récit dans la biographie d'où nous extrayons cette rapide esquisse.

Les dispositions que nous venons de faire connaître ne pouvaient manquer de conduire Hecker au sacerdoce et à la vie religieuse. Deux années seulement après son entrée dans l'Eglise, nous le retrouvons non plus en Amérique, mais à Wittem, en Hollande, au scolasticat des Rédemptoristes. A peine y est-il arrivé que tout d'un coup, soit anémie cérébrale causée par les épreuves du noviciat, soit quelque autre raison, l'étude lui devient impossible. Il lui faut reporter tous ses livres à la bibliothèque, et ce n'est qu'après des semaines d'efforts qu'il parvient à réciter le *Pater* en latin. Il a même de la peine à s'exprimer en conversation. Il devient le jouet de ses compagnons. « Ma stupidité allait toujours croissant, raconte-t-il lui-même, et me réduisait à un état voisin de la folie ; mais pour moi c'était une joie d'être traité d'idiot. Un jour que mes camarades me regardant comme tel me jetaient de la terre à la figure, un vieux Père vénéré pour ses dons spirituels et ses vertus, se retourna subitement vers eux et s'écria

avec émotion : « Vous le traitez comme un fou et vous le méprisez. Un jour viendra où peut-être vous vous estimerez heureux de lui baiser les mains. »

Quelques années plus tard il rentre en Amérique religieux Rédemptoriste, et revêtu du caractère sacerdotal. Il a fini par acquérir ce qui est strictement nécessaire pour être prêtre. Mais il demeure à demi stupide. Peu à peu cette stupidité disparaît, et le Père Hecker se montre ce qu'il était : un homme d'œuvres, un apôtre éloquent. Ses succès dans les missions lui attirent l'admiration et la confiance générales. Mais ses vues au sujet des moyens à prendre pour convertir l'Amérique ne s'accordent pas avec celles de ses supérieurs. « Dans mon for intérieur, dit-il, j'en étais arrivé à une conclusion que je ne voulais pas exprimer : c'est que les Rédemptoristes étaient impropres à l'œuvre future que j'avais entrevue ».

Les rédemptoristes d'origine américaine partagent pleinement les idées du Père Hecker et le chargent d'aller à Rome les exposer en leur nom au Supérieur général. Le 5 août 1857 le Père Hecker s'embarque pour Rome. Le 29 du même mois il était aux pieds de son Supérieur général. Celui-ci, pour toute réponse à la requête qu'il lui présente au nom des rédemptoristes américains, lui déclare qu'il est expulsé de l'ordre pour avoir fait le voyage de Rome sans son autorisation.

La foudre tombant sur lui ne l'eût pas bouleversé davantage. Ce ne fut que le commencement de ses épreuves. Il lui fallut passer à Rome sept mois qui lui parurent un siècle et qui ne furent qu'une longue agonie. Enfin le 28 mars 1858 il rentrait en Amérique porteur d'un décret de la Congrégation des Evêques et Réguliers l'autorisant, lui et quatre de ses confrères, à quitter la congrégation des Rédemptoristes et à poursuivre leurs œuvres apostoliques en suivant une autre ligne et d'autres méthodes. La Congrégation des Paulistes prit aussitôt naissance.

La Providence, qui ne cessait de veiller sur Hecker et de le conduire par des voies étranges, l'avait amené à ce but par les chemins les plus propres à l'en éloigner à tout jamais. Ce qui devait le perdre le sauva.

« Lorsque le Père Hecker fut expulsé des Rédemptoristes, dit son biographe, on aurait pu le croire un homme fini et sa cause perdue avec lui. Les choses tournèrent autrement. La disgrâce de son expulsion, la soudaine horreur d'être ainsi chassé, calamité qui semblait le présenter aux catholiques comme un prêtre indigne, ne servirent qu'à le signaler à l'attention de l'autorité suprême de l'Eglise. Et quand Dieu eut accompli son œuvre, son serviteur était purifié en dedans, fortifié en dehors. Dans son âme et conscience il croyait plus fermement que jamais à sa mission, et lorsque commença son apostolat, il portait à son bras le bouclier de Rome contre lequel les traits de l'ennemi, s'il en surgissait, devaient s'émousser pour retomber inoffensifs. »

Hecker est désormais tout entier à l'œuvre à laquelle la Providence l'a préparé : établir une société de missionnaires qui travailleront à la conversion de l'Amérique, faire prévaloir les méthodes les plus propres à arriver à ce but, et faire ressortir le rôle de l'Esprit-Saint dans la direction des âmes. La société des Paulistes fut dès le commencement frappée à son empreinte et marquée d'un cachet très particulier. « Le Père Hecker, dit son biographe, était pénétré de la pensée que la conviction personnelle et la liberté, telles qu'il les voyait coordonnées et pratiquées en Amérique, et telles qu'il les aimait lui-même passionnément, étaient des invitations divines à l'apostolat du Saint-Esprit. » Il nous a laissé lui-même des notes qui nous expliquent sa pensée.

« Le Pauliste, dit-il, comme type du religieux nouveau, est un homme qui, stimulé par les besoins urgents de l'Eglise dans les temps présents, emploie les moyens spéciaux que ces besoins réclament. Ce qu'un membre de tout autre corps religieux ferait d'après la direction divine manifestée extérieurement, le Pauliste le fera sous l'impulsion intérieure de l'Esprit-Saint. »

Toujours l'Esprit-Saint, rien que l'Esprit-Saint. « Le second trait essentiel du Pauliste, disent les mêmes notes, c'est le zèle des âmes, c'est de travailler à la conversion du pays par les œuvres apostoliques... »

« Beaucoup de maisons religieuses attachent la plus grande importance à la vie de communauté : c'est leur élément principal, et elles le développent autant qu'il peut s'accorder avec le droit fondamental de chaque individu. Les Paulistes, au contraire, mettent le droit individuel au premier rang et le développent jusqu'au point où il nuirait à l'esprit de communauté... Le Pauliste, sachant qu'il jouit de toute son individualité, doit avoir de l'attrait, un très grand attrait pour la vie de communauté ; préférer la société des Pères à toute autre récréation, sentir que la maison est bien véritablement son foyer... Le membre d'une communauté qui ne se fait pas une obligation stricte des exercices en commun, manque à son devoir. Ils doivent être préférés à toute autre pratique de dévotion, à toute autre occupation. Autant que possible, tout exercice particulier doit être subordonné aux exercices ordinaires, qui ne doivent jamais s'omettre sans la permission du Supérieur. »

Entre des religieux qui les uns et les autres suivent les exercices de la communauté avec une fidélité absolue et ne s'en exemptent jamais que par de bonnes raisons et encore avec la permission du supérieur, mais dont les uns agissent ainsi « d'après la direction divine manifestée extérieurement » et les autres « sous l'impulsion intérieure de l'Esprit-Saint, » la différence est-elle bien grande ? On serait peut-être excusable de ne pas la voir du premier coup. Car enfin « la direction divine manifestée extérieurement » vient bien aussi de l'Esprit-Saint, et c'est « sous l'im-

pulsion intérieure de l'Esprit-Saint » qu'on a pris l'engagement de suivre cette « direction divine manifestée extérieurement. » Pour notre part, nous ne serions pas éloigné de croire que dans cette innovation, ou plutôt dans cet essai d'innovation, il y avait plus d'esprit méthodiste et piétiste que d'esprit catholique.

Mais là où le Père Hecker innova véritablement et, à notre avis, heureusement, ce fut en fondant une société d'ouvriers apostoliques ayant le caractère américain, imbus de l'esprit américain dans toute la mesure où il est conciliable avec l'esprit catholique, et faisant aux idées et aux aspirations américaines toutes les concessions que ne réprouve pas le catholicisme. Sur ce point il était lui-même un modèle accompli. Il ne se bornait pas à tracer des règles, il donnait de continuels et très frappants exemples. « Le Père Hecker, dit son biographe, possédait l'intuition des difficultés particulières au peuple américain et déployait la plus grande habileté à les résoudre. » Il connaissait tous les besoins de ce peuple et employait tous les moyens pour y donner satisfaction. Il créait des œuvres. Il unissait l'apostolat de la presse à celui de la parole. Il fonda successivement le *Catholic World*, *La Société de publication catholique, Le jeune catholique*. Il donnait surtout des conférences *américaines*. Son sujet favori était *L'Eglise et l'Etat*. « Il y pose d'abord comme principe fondamental de la nation américaine que tout homme est naturellement assez vertueux pour être capable de *Self governement*. Il développe la thèse de différentes manières, jusqu'à ce que son auditoire soit amené à sentir quel est le point du débat entre les Eglises. Il expose alors l'enseignement protestant sur la vertu et la dépravation humaines, citant abondamment Luther, Calvin et les fauteurs les plus connus des sectes protestantes, jusqu'à ce que la contradiction entre leur enseignement et le principe fondamental américain devienne d'une évidence presque pénible ; alors plus de fuite possible : le protestantisme doctrinal est anti-américain. — L'orateur oppose à cet enseignement la doctrine catholique sur le libre arbitre, les mérites, la dignité humaine, l'égalité et la fraternité des hommes. »

« C'est sur l'estrade des conférences, continue son biographe, que nous vîmes pour la première fois le Père Hecker... Nous n'oublierons jamais l'impression d'américanisme que nous fit sa personne. Nous avions entendu les plus grands orateurs encore vivants de notre pays, et leur type était trop familier à tous pour pouvoir être copié. Le Père Hecker était si bien un homme de ce même type, il était si évidemment issu de nos institutions mêmes, qu'il imprimait le cachet américain à tous les arguments catholiques qu'il développait devant son auditoire. »

Il y a incontestablement là un grand exemple pour tous ceux qui travaillent au salut des âmes. Il leur apprend qu'ils doivent s'appliquer à suivre dans leurs prédications, dans les divers exercices du saint ministère, dans leurs œuvres de zèle, non la méthode qui leur a été enseignée, non celle qui est pratiquée ailleurs, même avec succès, non celle qui leur est recommandée dans des livres de grand mérite, non celle qui sourit le plus à leurs goûts, ou s'accommode le mieux à leur tempérament, mais celle qui, vu le temps où ils vivent et le pays où ils travaillent, leur paraît, tout bien examiné et tout conseil pris, la plus propre à faire du bien non aux âmes en général, mais aux âmes qui leur sont confiées, aux âmes auxquelles ils s'adressent.

Ce n'était pas seulement sur la manière très américaine dont il exerçait son apostolat que le Père Hecker désirait voir les Paulistes se modeler ; c'était encore, on a pu le voir, sur sa manière de régler son intérieur et de travailler à acquérir la perfection. Pour entrer dans ses vues ils devaient, suivant ses propres expressions, prendre pour règle de conduite beaucoup moins « la direction divine manifestée extérieurement » soit par une règle écrite, soit par les conseils d'un directeur, que « l'impulsion intérieure de l'Esprit-Saint. »

Le Père Hecker, sans blâmer l'esprit et la règle des autres ordres religieux, allait plus loin. A son avis ce n'étaient pas seulement les Paulistes qui avaient à gagner à suivre cette voie, c'étaient tous les chrétiens qui aspirent à la perfection. « Tout l'avenir de la race humaine dépend de la soumission plus complète et plus parfaite de chaque âme, en particulier, au joug du Saint-Esprit... Cette âme est parfaite qui est guidée par une sorte d'instinct qui lui rend sensible l'action de l'Esprit-Saint. »

Le Père Hecker parlait, on le voit, comme si l'action de l'Esprit-Saint eut été aussi sensible chez tous les chrétiens qu'elle l'était chez lui. Chez le plus grand nombre cependant cette action n'est pas assez accentuée et assez facile à saisir pour qu'il soit prudent de leur conseiller de s'y abandonner sans chercher d'autre règle de conduite. C'est précisément pour reconnaître au juste les inspirations de l'Esprit-Saint et les démêler des suggestions de la nature ou du démon que, pour le plus grand nombre, il est nécessaire de suivre une direction *extérieure* dans laquelle ils puissent trouver un moyen sûr de reconnaître l'authenticité de la direction *intérieure* de l'Esprit-Saint. Le Père Hecker ne défend point de recourir à cette direction extérieure, mais il lui fait une part très étroite, et il est positivement d'avis qu'elle est moins nécessaire aujourd'hui qu'autrefois, qu'au XVI[e] siècle par exemple.

Saint François de Sales dit dans son *Introduction à la vie dévote :*

« Le jeune Tobie commandé d'aller en Ragez, je ne scay nullement le chemin, dit-il ; va donc, réplique le père, et cherche quelque homme qui te conduise. Je vous en dis de même, ma Philotée, voulez-vous à bon escient vous acheminer à la dévotion ? Cherchez quelque homme de bien qui

vous guide et vous conduise. C'est icy l'advertissement des advertissements. »

Cela était bon du temps de saint François de Sales, mais le Père Hecker pensait que le moment était venu de changer tout cela. « Le moyen de sortir de nos difficultés actuelles, dit-il, c'est de revenir à une spiritualité plus libre que celle que la Providence assignait comme contre-poids au protestantisme pendant le seizième siècle, — à une spiritualité qui est et a toujours été la vie spirituelle normale et la vie intérieure des chrétiens. Au seizième siècle il fallait accentuer l'obéissance; notre époque n'a pas besoin de se consacrer particulièrement à une vertu morale plutôt qu'à une autre. »

Nous croyons, nous, que même à la fin du XIX^{e} siècle, et probablement encore pendant une bonne partie du XX^{e}, il serait bon d'accentuer l'obéissance et que la pratique de cette vertu aussi difficile, aussi rare et aussi nécessaire qu'au XVI^{e} siècle, serait un excellent « moyen de sortir de nos difficultés actuelles. » A la spiritualité du Père Hecker nous ne serions pas éloigné de préférer, pour quelque temps encore, celle de saint François de Sales. Nous croyons qu'il faut y tenir jusqu'à ce qu'un maître plus autorisé que le Père Hecker et à l'esprit plus large donne de bonnes raisons de s'en écarter. Cela n'arrivera probablement pas de si tôt.

Pousser les âmes indistinctement à s'appuyer sur la direction intérieure plutôt que sur la direction extérieure, c'est faire preuve d'un esprit catholique qui n'est pas exempt d'une teinte mal effacée de piétisme.

Il est impossible de ne pas reconnaître aussi, quand on y regarde de près, que dans cette manière dont le Père Hecker concevait la perfection, il entrait un peu d'étroitesse. En toute chose il jugeait trop exclusivement d'après lui-même. Véritablement sa mesure d'appréciation, en plus d'une circonstance, manque de justesse parce qu'elle manque de largeur. Elle est trop personnelle. Ainsi, il lit la vie du curé d'Ars. Son biographe le représente comme un esprit peu ouvert qui a de la peine à venir à bout de faire ses études théologiques. Le Père Hecker soutient que son biographe ne l'a pas compris. Lui, Hecker, le comprend : « il est probable qu'à ce moment précis l'action surnaturelle du Saint-Esprit s'établissait en lui et le frappait d'incapacité pour ses études. »

C'est en 1884 que le Père Hecker parlait ainsi, c'est-à-dire dans la plénitude de son développement intellectuel. A cette même époque il disait en parlant du scolasticat des Rédemptoristes où il avait autrefois tant souffert : « On ne laissait rien pour la science et la prière, en tant que parties nécessaires de la méthode d'étude. Cela me tuait. »

Oui, mais ce qui tuait le Père Hecker faisait vivre les autres. De ce qu'une manière d'étudier généralement et presque universellement suivie de tout temps le contrarie, lui personnellement, conclure qu'elle est défectueuse, c'est être passablement étroit. C'est pourtant ce qu'il fait. Il ajoute : » Je suis persuadé que, dans l'étude de la théologie, on ne laisse pas assez de place à la prière et on ne tient pas assez compte de la science infuse. »

La vérité est que dans le scolasticat des Rédemptoristes et dans la plupart des autres, sinon dans tous, et dans tous les grands séminaires, on fait une part considérable à la prière, mais on laisse la place principale à l'étude. Il n'y a aucune raison de changer ce système parce qu'il se rencontre de loin en loin un Hecker qui en souffre.

De même aussi, parce qu'il se rencontre de temps en temps des âmes privilégiées auxquelles l'Esprit-Saint fait entendre sa voix d'une manière assez fréquente et assez distincte pour suppléer, au moins en grande partie, à la direction extérieure, et parce que le Père Hecker a été une de ces âmes, ce n'est pas une raison pour que la direction extérieure soit déclarée moins importante aujourd'hui qu'elle ne l'était autrefois, et pour qu'elle soit jugée moins nécessaire que ne l'ont cru les maîtres de la vie spirituelle.

Il ne faudrait point s'imaginer que, sur la parole du Père Hecker, les ordres religieux, les grands séminaires, la spiritualité et l'Eglise elle-même aillent entrer dans une voie nouvelle.

Le Père Hecker était avant tout un homme d'œuvres, un homme d'action, ayant reçu de grandes lumières et possédant des vues très justes pour l'évangélisation de l'Amérique, investi d'une véritable mission d'en haut : celle de fonder une société d'œuvres évangéliques propres à faire du bien autour d'eux. Mais ce serait se tromper de dire qu'il rappelle saint Augustin, dont il n'avait point le génie et auquel il ressemble fort peu. Encore moins serait-on en droit de comparer sa théologie mystique à celle de sainte Thérèse. Son grand mérite en fait de spiritualité, on pourrait peut-être dire sa mission, fut tout simplement de montrer par son exemple et par son enseignement que le mysticisme le plus raffiné peut s'accorder avec l'esprit et le caractère américains.

Là où le Père Hecker est complètement dans le vrai et où il semble vraiment avoir eu une mission à remplir, c'est dans son insistance pour faire comprendre aux directeurs des âmes qu'ils doivent bien se garder d'usurper la place de l'Esprit-Saint, mais que leur rôle doit se borner à reconnaître et à seconder son action.

« La vraie direction spirituelle, dit-il, consiste à découvrir les obstacles qui s'opposent à la direction divine, à aider et à encourager le pénitent à les surmonter, à lui enseigner les moyens de distinguer dans son âme les mouvements de l'Esprit, enfin à l'y rendre toujours plus docile. Les directeurs n'ont pas à prendre la place de l'Esprit-Saint, mais à le faire grandir dans l'âme comme son premier et suprême guide. »

« Le premier agent de la sanctification de l'âme est l'Esprit-Saint agissant en elle ; l'action du directeur est secondaire et subordonnée à celle de l'Esprit. Négliger cette vérité fondamentale de la vie spirituelle est une grande erreur, qu'elle vienne du directeur ou du dirigé. »

Cette grande erreur est souvent commise et cette vérité fondamentale fréquemment négligée. Il y a là un abus grave contre lequel la lecture de la Vie du Père Hecker est très propre à prémunir. A ce point de vue et à plusieurs autres on ne saurait trop la conseiller aux ecclésiastiques.

Q. — Je viens de faire lire au réfectoire, avec beaucoup de succès, la Vie du P. Ruellan que vous aviez recommandée dans votre dernier n° bibliographique. Connaissez-vous celle du P. Berthelon, annoncée chez Delhomme et Briguet, et pensez-vous qu'elle puisse m'être utile ? [1]

R. — Oui, car elle est bien pieuse et bien intéressante, écrite avec soin et pleine de détails édifiants. Vous allez en juger vous-même par une brève analyse.

Né à Morlaix le 12 avril 1844, Louis-Marie Berthelon est élevé d'abord par les Frères de Lamennais, puis au collège de Saint-Pol de Léon, à l'ombre de la belle tour du Creisker dont Ozanam disait : « Si un ange descendait du ciel, il poserait le pied sur le clocher du Creisker avant de s'arrêter sur la terre de Bretagne. » C'est là, sans doute, en regardant les flèches jumelles de la cathédrale, le Creisker, les rudes beautés naturelles et surnaturelles de la Bretagne, qu'il a augmenté dans son âme le trésor de foi et de poésie que Dieu y avait déposé.

Poète et prédicateur, ces deux mots résument le talent, les vertus, la carrière du P. Berthelon. Ame très religieuse et très délicate, il sent plus qu'un autre et il se croit appelé à donner aussi plus qu'un autre. Dans une trilogie poétique où il chante les trois grandes communions de la vie sacerdotale, il nous révèle ses sentiments et ses joies intimes. A sa première communion d'abord,

.....Sourires de la terre
Vous n'êtes rien, mon âme a soif de plus ;
Je veux Celui qui m'a donné ma mère,
Je veux Jésus.

Puis à sa première messe :

O chair du Christ ! mon pain quotidien,
Sang rédempteur, je vous bois, — je vous mange...
C'est pour *souffrir !* — Moi riche de tout bien,
Ce sang, mon fils, ce lait de ton enfance,
Je le transforme en un vin généreux,
Tu bois l'épreuve ... un *prêtre sans souffrance*
Est-il heureux ?

Il a donc la passion de la souffrance et du travail. Il ignore la langue bretonne, il l'étudiera malgré les difficultés qu'il y trouve, parce qu'il sait que les traditions et la foi font corps avec l'idiome natal. Aussi il répond aux éloquentes adjurations de Brizeux : « O prêtres qui me lirez, gardez-en le précieux dépôt et transmettez-le à votre mort à ceux qui vous remplaceront sur le champ du combat ! Notre langue ne peut pas et ne doit pas plus mourir que notre antique foi ! » Puis il quittera le vicariat de Quimper, le principalat de Saint-Pol, renonçant à son diocèse qu'il aime, à sa famille qu'il chérit, pour se faire en 1875, à Nancy, novice de la Congrégation des Oblats de Marie : « Aimer Jésus et travailler à le faire aimer, dit-il, voilà le doux héritage auquel Dieu me convie. » Car l'Oblat de Marie est aussi l'Oblat de Jésus. Pendant sa retraite de profession, il compose un cantique vraiment beau, comme sentiment, foi, élévation d'idées et facture de vers, sous ce titre : *Ego vinctus Christi Jesu.* Sa vie est ainsi un chant continuel. Dieu lui avait aussi donné une voix très douce, pénétrante et sympathique qui charmait et faisait chanter les foules.

« Notre but spécial, écrivait-il, c'est d'évangéliser les ignorants et les pauvres. » C'est à eux qu'il se dévouera. Il débute à Paris à la Maison générale, où le cardinal Guibert, le fils préféré du fondateur, Mgr de Mazenod, vient visiter les Pères, comme « un frère aîné » qui se plaît à revoir sa famille ; il prêche à Neuilly, dans plusieurs orphelinats, heureux de recueillir les premiers fruits de son apostolat. Car les fidèles affluent pendant la semaine sainte. « Paris est vraiment une ville à part, c'est Babylone et Jérusalem, la ville des plaisirs et la cité de la prière. » C'est là que le surprennent les décrets. On l'expulse, *manu militari*, comme les autres Pères. Mais avant de quitter sa cellule, il s'agenouille sur son prie-Dieu, devant sept ou huit agents de M. Constans, et quand il se relève, il dit au commissaire : « Monsieur, vous mourrez un jour aussi bien que moi à l'heure voulue par Dieu ; nous nous retrouverons devant le même Juge suprême. Puisse-t-il vous pardonner ! »

En 1881, il est nommé chapelain de Montmartre, y prêche, y préside les pèlerinages, fréquente des cercles d'ouvriers où la parole du prêtre « scelle, dit M. de Mun, la réconciliation de l'Eglise et de la démocratie dont l'union a été scellée pour la première fois le jour où Jésus s'est fait ouvrier. » Trois ans après, nous le retrouvons chapelain de Notre-Dame de Pontmain. C'était sans doute le secret désir de son cœur de vivre, de prêcher, de prier là où Marie a écrit sur l'azur sombre du firmament : « Mais priez, mes enfants ! » Il pose la première pierre de la basilique et des tours, et quand il y a travaillé sept ans, s'attachant à son œuvre, y amenant chaque année de 70 à 80 pèlerinages, un jour il reçoit de ses supérieurs l'ordre de planter sa tente à Notre-Dame de Talence, près de Bordeaux, et il part le lendemain, sans se plaindre qu'on l'arrache à sa chère Notre-Dame de Pontmain qu'il a célébrée dans un maître ouvrage,

[1] *Le Révérend Père Berthelon,* missionnaire, oblat de Marie-Immaculée. — Sa vie et ses vertus, par un Père de la même Congrégation. — Delhomme et Briguet ; un beau vol. in-8, 3 fr.

sans regretter même de ne point assister au couronnement de son œuvre.

Désormais il s'adonne uniquement à la prédication. Son éloquence faite de clarté et de simplicité n'a rien d'enlevant; mais il attire, il intéresse, il retient. La servante d'un curé rapportait que les « bonnes gens du marché *disont* comme ça que le monde *ont* du plaisir à l'entendre, parce qu'il parle clair et qu'il a un joli *acent.* » Parler clair c'est une précieuse qualité, car la lumière est également la joie des yeux et celle des esprits. Mais on disait de plus en l'écoutant, suivant le mot d'un de ses anciens condisciples : « Voilà bien l'homme apostolique, le saint prêtre embrasé de l'amour de Dieu et des âmes. » Il savait aussi atteindre la grande éloquence. C'est ainsi qu'il s'écriait un jour en plantant une croix de mission en face de l'arbre de la Liberté :

« Singulier rapprochement, qui symbolise à sa façon les enseignements donnés en ce moment à la France par la voix autorisée du Souverain Pontife ! Le missionnaire docile à cette voix accepte franchement et loyalement la forme du gouvernement actuel, mais il entend accomplir son devoir en proclamant bien haut la royauté sociale de Notre-Seigneur Jésus-Christ et en plantant dans les profondeurs du sol français l'image adorée du divin Crucifié, l'unique *labarum* de la liberté chrétienne ! »

Jersey, Angers, Fougères, Limoges, une bonne partie de la France entendit sa voix, — sans parler des retraites aux prêtres et aux religieuses qu'il prêcha. Il mourut sur son champ de bataille, à Chassenon, près d'Angoulême, une paroisse qui n'avait pas vu de missionnaire depuis 1761, et ce missionnaire aussi était mort sans pouvoir achever son œuvre. Mgr Frérot vint le consoler sur son lit de mort où il reçut le saint Viatique, en bénissant Dieu et Notre-Dame de l'Espérance (23 avril 1896).

Ce chapitre est des plus touchants. Il se clôt sur la poésie de la troisième communion, le *Viatique et le ciel :*

Adieu désert, exil rempli d'alarmes !
Je monte au ciel dans les bras de Jésus !
Sa douce main, en essuyant mes larmes,
M'a signalé la terre des élus...

Q. — Votre article si précis de l'autre jour sur le spiritisme m'engage à vous demander votre avis sur un ouvrage récemment paru, que je vous envoie, et dont voici le titre : *La survie, sa réalité, sa manifestation, sa philosophie.* — Echos de l'au-delà, publiés par Rufina Noeggerath. Deuxième mille. — Paris, Marpon et Flammarion, 1897.

R. — L'ouvrage est dédié A L'HUMANITÉ, et enrichi d'une préface de M. Camille Flammarion. Ce nom indique déjà la tendance du livre. C'est un livre spirite. Les auteurs sont des *extraterriens,* ou *supraterriens,* ou *sidériens,* se communiquant par des médiums, et c'est Mme Rufina Noeggerath qui les présente au public dans un volume ordonné, divisé, et annoté par elle-même. — Nous donnons tous ces détails, supposant que nos lecteurs ont encore très peu entendu parler de cette actualité.

Qu'est-ce que Mme Rufina Noeggerath ? C'est à la fois une doctrinaire et une praticienne du spiritisme. Le fond de sa doctrine, comme de tous les spirites, est la métempsychose. A travers une série d'incarnations successives, les âmes s'avancent, plus ou moins péniblement, mais infailliblement, vers un état parfait qui est leur fin.

Il nous faut tout d'abord déclarer que dans le développement de cette doctrine, tel que nous le trouvons dans la préface et les notes de Mme Noeggerath, nous apercevons passablement de contradictions, et constatons une absence générale de preuves.

Dès la première phrase de son *Introduction* (page XI), la spirite philosophe paraît mettre sur le même pied et au même degré d'estime les systèmes les plus opposés, ceux des déistes et des athées, des chrétiens et des israélites, des *immortalistes* et des *néantistes.* C'est l'identité des contradictoires.

Elle affirme l'éternité de l'être, matière et esprit (p. XI), et en même temps elle admet dans cet être une transformation ascensionnelle et perpétuelle. Mais si la transformation est éternelle et perpétuelle, elle est donc d'un côté sans commencement, et sans une première forme qui soit son point de départ ; et de l'autre côté elle est sans fin et n'atteindra jamais son but. C'est un illogisme absolu.

Elle supprime Dieu, du moins le Dieu personnel; car elle n'accepte que le Dieu du panthéisme, une sorte de *Fluide universel* (p. XI). Et cependant elle attribue à chacune des âmes un degré déterminé de perfection où elle doit atteindre, pour s'y reposer un jour. Double contradiction. Car il s'agit vraiment ici d'une prédestination, et une prédestination suppose un Dieu prédestinant, c'est-à-dire un Dieu agissant personnellement, donc un Dieu personnel. — Et puis, s'il existe des degrés de perfection déterminés, le transformisme ascensionnel n'est pas perpétuel; car une fois ce degré atteint, le mouvement s'arrêtera.

Elle nous dit qu'il n'y a pas de « pur esprit, puisqu'il n'y a pas d'intelligence sans matière » (p. XIV). Et cependant, d'après sa doctrine, les esprits vont en se dégageant de la matière par une purification constante. Ils arriveront donc nécessairement à un moment où le dégagement sera complet ; sinon ce serait encore un mouvement sans terme. Et puis les supraterriens, parvenus à un haut degré d'élévation, ont le don d'ubiquité (p. XXIII). Qu'on veuille bien expliquer comment ils possèdent cette propriété, surtout restant matériels.

Contentons-nous d'avoir indiqué ces quelques contradictions entre tant d'autres dont fourmillent les pages personnelles à Mme Noeggerath.

Cependant, avant de passer aux communications des esprits qu'elle va nous présenter, nous nous permettrons de lui signaler quelques points qui nous paraîtraient particulièrement avoir besoin de preuves.

Elle nous affirme l'authenticité des communications et la sincérité des extraterriens qui les ont données ; elle nous dit que « sa première école a été faite sous la direction d'un être très élevé de l'espace ; » qu'elle a été instruite par des philosophes indiens de l'époque la plus reculée, de l'époque d'un *âge d'or* où les communications avec les morts étaient pratiquées même par les enfants (p. XII-XIII). Elle le croit ainsi sans doute, elle en est subjectivement convaincue. Mais les lecteurs n'ont-ils pas droit de demander quelque argument objectif ? D'autant que Mme Noeggerath ne garantit pas l'authenticité des signatures personnelles, d'ailleurs souvent absentes, de ses *correspondants de l'espace*. Elle convient qu'il est impossible de prouver leur identité (p. XXIII). Ceci, à nos yeux, diminue de beaucoup leur crédit.

Ensuite, pour quelle raison les communications sérieuses ne peuvent-elles s'obtenir que dans des séances composées « d'un petit nombre d'assistants, toujours les mêmes, aux mêmes heures, aux mêmes jours, aux mêmes endroits, autant que possible, pendant des années ? » (p. XIV).

Notons encore ici l'explication originale que donne Mme Noeggerath de la résurrection des morts. D'après ses *correspondants de l'espace*, elle admet que Jésus et d'autres *médiums* aient ressuscité des morts. Mais ce phénomène est naturel, et en définitive assez facile. Par exemple, « quand il s'agit d'un adolescent au corps sain, dont l'esprit s'est échappé avant d'avoir accompli sa mission, il est possible au guérisseur, en prenant la personne morte par la main, de forcer l'âme à rentrer dans le corps. Il faut *(mais il suffit)* pour cela, avoir un organisme dans lequel l'âme soit beaucoup plus puissante que le corps » (p. 8).

Passons maintenant aux communications des extraterriens eux-mêmes.

Les extraterriens ont une doctrine, surtout négative. Ils parlent beaucoup de Dieu, mais toute leur phraséologie se réduit en somme à une négation. Dieu, c'est *l'entité universelle* (p. 280), *l'âme universelle* (p. 300-306), *l'âme des mondes* (p. 283), le summum de la vie *universelle* (p. 291), un *Dieu-progrès* (p. 285) ; les créatures sont des *étincelles-Dieu* (p. 291). Et mille autres formules de ce genre qui n'expriment autre chose que le Dieu du panthéisme, un Dieu sans personnalité (p. 281). « Souvenez-vous que la personnalité divine n'est point » (p. 281) ; c'est-à-dire que Dieu n'est personne. Or si Dieu n'est personne, il n'est pas. Et pourquoi en parler comme s'il était ?

Du reste, les extraterriens de Mme Noeggerath admettentla conséquence. Ils enseignent l'athéisme pratique.

Pas de prières. « Laissez Dieu, quel qu'il soit. » Dans les secours que vous pouvez recevoir, la main des dieux n'est pour rien. — N'appelez point le secours des dieux, vous marcherez plus vite (p. 282). — Vous n'avez d'autre secours à chercher qu'en vous-mêmes. — Le secours matériel ne peut venir du ciel (p. 285).

Pas de culte. Tous les cultes ne sont que des inventions « des potentats de la terre, voulant se faire honorer comme des envoyés de Dieu » (p. 314).

Pas de sacerdoce. Les sacerdoces ont été fondés par des médiums, d'abord fidèles aux bonnes inspirations, mais qui plus tard s'écartant de la voie, s'arrogèrent sans titre une suprématie et des privilèges (p. 292).

Pas de sacrifices. Les sacrifices sanglants ne sont que des cruautés sans raison et des spectacles féroces. Ce qu'on appelle le sacrifice rédempteur de l'Homme-Dieu n'est que le meurtre d'un sage incompris (p. 294-295).

En somme, négation de toute religion positive. Tout ce qui s'est appelé religion dans l'histoire n'a consisté qu'en des systèmes de création humaine, triomphant les uns après les autres par la coalition des rois et des prêtres (p. 283).

Il faut avouer que ces extraterriens traitent fort cavalièrement les croyances séculaires et universelles du genre humaine. Ils nous disent sans doute que ces croyances sont relativement récentes, mais que dans les *temps védiques*, à trente mille ans en deçà, elles n'existaient point ; qu'elles sont des superstitions apportées d'Egypte et d'Assyrie par le judaïsme et le christianisme ; et que ce sont ces sectes *récentes* qui ont fait disparaître les traces des temps primitifs, de cet âge d'or où la vérité régnait pure au sein des grandes familles *ariennes* (sic) (p. 291-293).

Serions-nous trop exigeants de demander à ces correspondants de Mme Noeggerath, comme à elle-même, quelques preuves de ce qu'ils avancent ?

Nous leur demanderions les preuves des négations générales que nous venons de signaler.

Nous leur en demanderions ensuite sur quelques points particuliers qui nous semblent avoir une certaine importance.

Par exemple, la divinité de Jésus-Christ (p. 8-9). Ils la nient toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion. Jésus est un sage, un ami de l'humanité et de la liberté, une victime des prêtres, un médium puissant, même une réincarnation du Christ (p. 293) ; mais un Dieu, jamais.

Ils nient les miracles comme faits divins (p. 8-9). Ce sont des effets des facultés médianimiques ; c'est à ce titre seul que Jésus en a opéré. (Voir plus haut pour la résurrection des morts).

Ils nient la simplicité de l'âme. « Elle est composée de parcelles fluidiques qui étaient vivantes avant de s'unir » (p. 272). — C'étaient sans doute de petites âmes qui en se joignant en ont formé une plus grande. Et comment se sont-elles jointes ? Et qui répond qu'elles ne se désagrégeront pas ?

Ils nient le péché originel (p. 172). — Ils ne disent

pas cependant pourquoi les âmes doivent se purifier dans les incarnations successives.

Ils nient l'enfer (p. 140-171). La seule pensée de cette expiation éternelle les révolte.

Ils nient également le paradis, le paradis comme récompense et comme privilège. Il n'y a qu'un paradis, le même pour tous, et où tous arriveront, ou plutôt où tous arrivent, car le paradis c'est l'éternel progrès (p. 309-312).

Nous le répétons : quand on oppose la négation à des articles aussi fondamentaux, appuyés de tant de preuves, admis comme dogmes par tant d'adhérents dont un grand nombre sont l'élite de l'humanité, il convient, fût-on des plus élevés parmi les supraterriens, d'alléguer quelques arguments. Ces sublimes esprits, qui aiment d'ailleurs à vanter la liberté de penser et le droit d'examiner (p. 300), craignent-ils de déroger en nous faisant connaître les raisons de ce qu'ils daignent nous enseigner ?

Mais il est un point entre tous les autres, où nous avons à leur demander compte. Il s'agit d'une certaine théorie qu'ils appellent la théorie des *âmes épouses*. La voici en quelques mots (p. 255-257, 257-258, 272-273, 306).

On sait que toutes les âmes, par la succession des incarnations, se transforment et s'avancent vers un état qui doit être leur repos. Elles l'auront atteint quand elles seront arrivées à leur *milieu harmonique*. Pour comprendre ce qu'est ce milieu harmonique, il faut savoir quel est le principe du progrès dans le mouvement de transformation. Ce principe est la puissance génitale. L'être informe et infime, qui est le point de départ du progrès, commence à avoir conscience de lui-même dès l'instant où les parcelles fluidiques qui composent son âme vivante ont acquis le sens de la procréation. C'est par ce sens que l'être se sent vivre ; c'est par le développement de ce sens que l'être se développe lui-même. Par conséquent le principe moteur de l'ascension transformiste et du perfectionnement de l'être, c'est l'attraction sexuelle, c'est l'amour.

Mais l'amour n'aura sa satisfaction entière que lorsqu'il aura rencontré, de part et d'autre, son véritable objet. Car il existe une prédestination. Deux à deux les âmes sont faites l'une pour l'autre exclusivement. Ce sont les âmes épouses. Tant qu'elles ne sont pas arrivées toutes deux à se joindre, elles vont se cherchant instinctivement, et se purifiant à travers les incarnations et les désincarnations successives. Elles finiront par se rencontrer purifiées l'une et l'autre ; et alors ces deux âmes « n'en formeront plus qu'une par la pensée et par le cœur ; » elles seront parvenues à leur *milieu harmonique*.

C'est là seulement qu'est le mariage. Toutes les unions précédentes n'étaient pas le mariage ; c'étaient comme des essais passagers ; c'étaient des unions sans véritable amour, par conséquent adultères, mais hélas ! rendues indissolubles par d'injustes lois humaines, pour la torture des conjoints.

On voit les conséquences d'une pareille théorie. Ajoutons, pour la compléter, que la doctrine spirite proscrit la chasteté absolue : c'est un corollaire nécessaire (p. 258).

La théorie d'ailleurs est appuyée par des exemples, des exemples invraisemblables sans doute, si l'on consulte l'histoire, mais les esprits nous avertissent qu'ils sont souvent obligés de rectifier l'histoire. Donc ils nous citent, comme exemple d'âmes épouses, Fouquier-Tinville et Mlle de Sombreuil (p. 271). Depuis qu'elle est désincarnée, Mlle de Sombreuil aime Fouquier-Tinville, elle l'aime avec passion. Son amour pour lui date du jour où « *il lui sauva la vie en lui faisant boire du vin,* » non pas du sang, comme le dit l'histoire, mais du vin. Et l'esprit qui fut Mlle de Sombreuil n'aura de repos que quand il sera uni, dans le milieu harmonique, à l'esprit qui fut Fouquier-Tinville.

La théorie des âmes épouses est à peu près la seule conception positive et systématique que nous ayons trouvée dans tout le volume. Du reste, sauf l'exemple, elle n'a rien de neuf ; les esprits qui l'ont communiquée doivent être les mêmes que ceux qui l'avaient inspirée aux anciens gnostiques, et plus haut encore, aux sectes mystérieuses et impures du paganisme oriental.

Mais tout en étant promoteurs des systèmes antiques, les correspondants de Mme Noeggerath savent aussi entrer dans les idées modernes. Plusieurs ont dû être, dans une précédente incarnation, rédacteurs d'une *Lanterne* ou d'un *Progrès* ou de quelque autre feuille de même espèce. Ils ont dans leur bagage d'idées tous les lieux communs répétés depuis le XVIIIe siècle jusqu'à nos jours par les Voltairiens de haut et de bas étage, sur l'origine des cultes inventés par les prêtres (p. 291), sur les sacerdoces institués pour exploiter l'ignorance des hommes (p. 292), sur la décadence du christianisme, sur l'absurdité des dogmes (p. 302), sur l'intolérance des religions (p. 318), sur la tyrannie du Vatican (p. 320-329), sur Rome réceptacle de hontes (p. 330), sur les agissements hypocrites des prêtres catholiques avides d'argent et de domination, habiles à capter des âmes et des héritages (p. 305), sur l'absurde enfer imaginé par eux pour terroriser les simples (p. 306), sur leur paradis stupide où l'on demeure immobile et béat durant des éternités (p. 310), sur les couvents du moyen âge (p. 321), sur l'emprisonnement et l'abrutissement des filles dans les monastères (p. 313), etc.

Les sidériens témoignent aussi une grande sympathie pour les Juifs (p. 327-328). Les persécuter appartenait aux siècles barbares où le monde gémissait sous la domination du Vatican. Aujourd'hui il convient de les réhabiliter. Ils ne sont pas des maudits, ni des déicides ; au contraire, ils remplissent un grand rôle : ils demeurent comme une vivante protestation contre le catholicisme, qui a fait de Jésus un Dieu.

Jeanne d'Arc, non moins que les Juifs, est une

victime, une victime de l'Eglise. On la poursuit encore dans sa *survie*. Mais elle proteste, elle déclare avec une superbe énergie qu'elle répudie l'insulte que veut lui faire le Pontife romain en la canonisant (p. 331).

On reconnaîtra que de simples terriens, comme nous sommes, auraient un certain droit de suspecter la science historique des esprits de l'espace. Mais ils nous ont déjà déclaré qu'ils rectifient l'histoire quand il est besoin.

Ils rectifient sans doute aussi les textes. Car en tête de chacune de leurs communications se trouvent, en manière d'épigraphes, des citations d'auteurs variés qui paraissent d'une exactitude fort douteuse. Mais le moyen de les contrôler ? Comment vérifier, par exemple, l'authenticité d'une phrase accompagnée de cette simple indication : *Socrate*, ou *Leibnitz*, ou *Un Indien ?* Peut-être est-ce Mme Noeggerath elle-même qui a choisi ces épigraphes. Alors qu'elle veuille bien prendre pour elle-même notre compliment.

Remarque analogue pour les annotations de Mme Noeggerath. Elle écrit quelque part (p. 341) cette phrase : « Saint Jérôme dit de l'évangile *secret* de saint Mathieu en hébreu : « Il n'est pas pour l'édification du christianisme, mais pour sa destruction. » Nous ne connaissons donc pas le véritable évangile. » On serait heureux de savoir où saint Jérôme a écrit ces choses.

D'autre part, *Mathieu*, que saint Jerôme apprécie de cette sorte, paraît l'objet d'une prédilection de la part de Mme Noeggerath et des esprits extraterriens.

Ailleurs elle cite Taine, et le fait parler de *Denis l'Aréopage*, et de *Jacques Voragine* (p. 311). Nous doutons que ce soit Taine lui-même qui ait ainsi pris le Pirée pour un homme.

Pour prouver que Jésus croyait à la métempsychose, elle allègue une ineptie tirée, dit-elle, du Talmud, où il est raconté que l'âme d'Abel passa dans le corps de Seth, puis dans celui de Moïse (p. 217).

C'est se mettre à l'aise avec les règles de la critique historique. Même respect pour celles de l'exégèse. Citons par exemple l'interprétation de la parole de Jésus sur la croix : *Eli, Eli, lamma sabacthani*. Le vrai sens serait celui du grossier calembour fait par les Juifs gouailleurs : Jésus appelait réellement le prophète Elie. C'est Mme Noeggerath qui le déclare ainsi sur l'autorité de l'esprit Fénelon. L'orthographe *Heli* par un *H*, et la traduction par ces mots : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* sont l'une et l'autre, d'après la critique extraterrienne, de pure fantaisie (p. 355).

Nous serions tenté de croire que les correspondants de l'espace se moquent de nous. Ne semblent-ils pas parfois jouer la comédie ? Voici Molière, en compagnie de Çakia-Mouni, qui vient nous prêcher l'amour *à Jésus notre frère* (p. 298-299) ; l'abbé Grégoire, ce doux philanthrope, nous recommande d'aimer les Juifs, toujours victimes (p. 327-328) ; Robespierre, au nom de la Convention *tout entière*, nous invite à fêter Noël, l'avènement de Jésus sur la terre (p. 350).

Les esprits sont souvent grossiers. L'un qui signe du nom goguenard de *Jean la Guigne*, esprit d'un ancien poète comique, tient à des femmes, en style pornographique, un langage de harem (p. 160-161). Un fakir (les fakirs jouent un grand rôle dans le monde des esprits) veut enlever les vêtements de son médium (p. 21). Un ancien religieux, le Père Célestin, qui durant son incarnation était frère lai, jardinier d'un couvent de capucins, parle un langage absolument trivial : « Ah ! mais, en v'là-ti, des capucins ?... Où diable m'ont-ils fourré ?... J'suis dans un propre état !... Comme j'suis r'nippé ! Ils m'ont jeté dans un trou... Ah ! ça, j'veux pas y rester... etc... » Il faut dire à sa décharge que « ce désincarné, peu intelligent, ignorait encore sa situation. » Il ne savait pas qu'il était mort. Ce fut Çakia-Mouni qui l'entraîna dans une sphère plus haute, où il fut éclairé. Fénelon a déclaré que bien d'autres moines ont ainsi suivi Çakia-Mouni (p. 169-172). — Çakia-Mouni est un des esprits les plus importants parmi les grands sidériens. Mais pourquoi paraît-on en faire un personnage distinct de Boudha ?

Fénelon est également très haut placé ; mais il doit être très craintif. Pendant qu'il expliquait dans une séance une parole de Jésus, un domestique dans une salle à côté rangeait de l'argenterie. « Ah ! le bruit du métal ! » s'écria Fénelon ; et la communication cessa tout net (p. 217).

Un autre esprit est plus mélancolique que le Père Célestin. Il a été errer parmi les tombeaux, la nuit, et à la clarté de la lune il a lu sur son propre mausolée : *Ici repose... celui qui avait été moi* (p. 163).

Si nous sommes tentés de nous scandaliser de tant de choses qui paraissent basses ou ridicules, ou indignes, on a soin de prévenir ce mauvais effet, en nous avertissant que parmi les désincarnés il en est de mauvais, appartenant aux sphères inférieures, et qui viennent se mêler aux bons. De plus, les esprits les plus élevés, malgré leur grande puissance, n'ayant pas la force de préparer eux-mêmes les phénomènes physiques, sont obligés d'avoir recours aux inférieurs. Quand donc autour du médium se trouvent des terriens inexpérimentés ou des magnétiseurs égoïstes, dont l'action désordonnée mêle les fluides, il s'ensuit des chocs qui entravent les phénomènes, et des « secousses qui désorganisent les extraterriens ; » et sans doute les mauvais et les inférieurs profitent de ce désordre pour se substituer aux supérieurs et aux bons. C'est alors que se produisent ces faits qui étonnent les profanes, mais s'expliquent facilement pour les habitués et les convaincus. (p. 1 et suiv.)

Néanmoins ces explications nous paraissent insuffisantes. Car ces choses que nous trouvons incohérentes, inconvenantes, immorales, ces

ignorances et ces sottises, et par dessus tout ces doctrines dangereuses, et ces erreurs sur des points de la dernière conséquence, forment, somme toute, la trame du livre entier. Les parties innocentes et sérieuses n'y sont que comme des exceptions, ou comme un voile pour couvrir le reste.

Malgré cela, ou plutôt à cause de cela, nous penserions volontiers que ce livre, au moins dans son ensemble et dans son esprit, a réellement pour inspirateurs des extraterriens, ceux que dans le langage catholique nous appelons des *démons.*

Quand on regarde sérieusement au fond de ce volume, sous l'écorce extérieure, on y trouve des pensées et un style qui convient à celui que la Sainte Eglise nomme le père du mensonge, le calomniateur, l'esprit impur ; à celui qui, malgré la grandeur innée de sa nature, en punition de son orgueil et en témoignage du désordre où il est tombé, est réduit, quand Dieu lui permet de se manifester, à le faire la plupart du temps sous des formes indignes, souvent grotesques et plus souvent immondes.

Q. — Je trouve au catalogue Desclée un titre qui m'a séduit. C'est *L'abbé Didelot, Un apôtre de la charité au dix-neuvième siècle* (in-8° de 128 pages, avec gravures, 0 fr. 75). Mais je me demande qu'est-ce qu'un éditeur peut bien donner de bon pour quinze sous ? Qu'en dites-vous ?

R. — Ce livre est petit, mais combien instructif et édifiant ! Aussi tant à cause des belles choses qu'on y lit que de la modicité de son prix, devrait-il se trouver entre toutes les mains. L'auteur n'a point signé, et il a bien fait, non que ces pages ne soient pas agréablement écrites, loin de là ; mais il ne paraît nulle part : il n'y a ici que la vie, les exemples, les faits, les sentences qui parlent, et il nous paraît bien que celui qui s'est voilé derrière cette éloquente et impersonnelle simplicité a atteint le chef-d'œuvre du genre.

Joseph Didelot naquit à Laxou, non loin de Nancy, dans un humble moulin où l'aisance ne régnait pas. Son héroïque mère un jour vendit sa chevelure pour donner du pain à ses enfants. Mais quelle femme chrétienne, grande par sa foi et son expérience de la vie que celle dont sa fille disait : « Le jour de mon mariage, quand mon mari et moi nous fûmes agenouillés pour demander sa bénédiction, elle nous parla avec tant de foi, nous dit des choses si élevées, si touchantes, que tous deux nous fondions en larmes ! »

L'enfant ne fit que de modestes études : on le destinait au commerce ; mais on remarquait sa piété, ses longues stations à l'église. Son frère aîné lui demanda « ce qu'il pouvait bien dire au bon Dieu si longtemps. » — Je lui dis que je serai prêtre, répondit-il. — Et à l'âge de vingt-six ans, quand il eut amassé l'argent nécessaire à ses études, il entra au grand séminaire de Nancy. Il était peu versé dans la langue latine, mais à force de labeur il se familiarisa avec elle et fit une bonne théologie.

Prêtre en mai 1850, sa première messe fut d'un saint. Mme de Gondrecourt, fondatrice de la Congrégation du Saint-Cœur de Marie, raconte qu'il fallut l'arracher à l'église. « Il n'était pour ainsi dire plus du monde, ajoute-t-elle. Ah ! que de pareilles transformations rendent la foi facile ! Mon Dieu ! Comment ne pas désirer le ciel en voyant comment une seule goutte de ses délices, tombée dans notre cœur, le transporte loin de la terre ! »

Pendant qu'il était au séminaire il se rendait volontiers à la caserne de Sainte-Catherine, auprès des soldats qu'il instruisait tout en leur rendant ces petits services si appréciés du militaire, l'offre d'un cigare, un timbre-poste, une lettre écrite au pays, une recommandation aux supérieurs. Il crut que sa voie était là et il la suivit : « Comme il savait rappeler le foyer de là-bas, disait l'un d'eux, la mère, le vieux père, l'église du village !... Ça vous prenait au cœur ! » Chez lui il leur permettait de tout saccager, c'était toujours bien. Mais aussi quels beaux reposoirs ils lui construisaient à la Fête-Dieu avec des faisceaux d'armes et « des soleils d'épées » ! Il se trouvait ainsi grandement récompensé, d'autant mieux que les punitions diminuaient et que, par son influence religieuse, le bon esprit gagnait et « triomphait sûrement dans le régiment. » Le colonel Ollivier, en 1863, et le général de Cissey, en 1866, le remercièrent publiquement de son zèle, de sa charité et « des conférences qu'il voulait bien faire » aux soldats.

En 1870, quand les Prussiens eurent envahi Nancy, il continua ses visites aux casernes, aux ambulances où il retrouvait nos prisonniers, et Dieu seul sait ce qu'il adoucit chez eux de peines, de misère et de maladies.

La récompense ne se fit guère attendre. En 1874, l'Assemblée nationale créa l'aumônerie militaire, et l'abbé Didelot ne fut pas désigné comme aumônier. Il quitta la caserne, sans se plaindre autrement que par cette phrase qu'il regretta : « Après vingt-cinq ans, quitter mes soldats... et même mes enfants de troupe ! »

Homme d'œuvres avant tout, il s'adonne alors au patronage des apprentis à qui il prêche chaque dimanche, expliquant l'Evangile avec une simplicité pénétrante qui n'appartenait qu'à lui : « Tu verras, disait un ancien à un camarade nouveau, il n'ennuie pas le monde. » — « Impossible de ne pas bien dire son *Pater*, ajoutait un ouvrier, quand on le voyait les mains jointes, les yeux en haut comme s'il était au ciel. »

La corporation de Saint-Crépin, l'œuvre des mariages de Saint-François Regis, surtout la prison dont il est aumônier depuis 1864, lui prennent désormais tout son temps. Il apparaît à ses chers prisonniers comme l'ange de la charité, de la compassion, il ne leur parle d'ailleurs que de

ces deux vertus essentielles, si oubliées dans le monde mais surtout en prison. Loin de mépriser ces pensionnaires du crime, il les relève, les encourage, leur raconte l'histoire du prodigue, les jette aux pieds de la sainte Vierge, et même les suppose bons : « Vous avez tous de la bonne volonté, leur dit-il, tous vous sentez l'importance des vérités que je vous propose, » et ils sont remués, attirés, et ils lui disent : « Nous n'avons que vous ici ! »

Chaque jour il les visite, monte l'escalier de pierre qui le conduit à la chambre où il les reçoit et qu'il use de ses pas, attendant parfois une heure, deux heures, par respect pour le règlement, et pour l'amour d'une âme qui souffre.

Il est vraiment, ainsi que l'a désigné Mgr Lavigerie en 1866, le « Chanoine de la charité. »

Ce n'est pas tout, il accompagne sur l'échafaud ses chers condamnés à mort. Il passe en prières la nuit qui précède l'exécution, récitant le *Miserere,* implorant le Sauveur pour la pauvre âme qui va comparaître devant lui, et quand il précède le condamné, il se hausse, le crucifix à la main, pour lui dérober la vue du fatal couperet. Ces émotions le brisent, et un jour en revenant d'accomplir ce terrible devoir, ployant sous le poids de l'épreuve, il dit à un ami :

— Oh ! je demande à Dieu que ce soit la dernière !

Pas un pauvre de Nancy qui n'ait reçu l'aumône de sa bourse et celle de son cœur, aussi était-il extrêmement populaire. Sa charité lui ouvrait toutes les portes, surtout à la dernière heure. Personne, pas même un franc-maçon, ne refusait alors de se confesser à l'abbé Didelot.

Aussi quand on apprit sa mort tragique (21 avril 1894), ce ne fut qu'un cri dans la cité : « Le saint est mort ! » Le directeur de la prison l'appela sur sa tombe « le saint Vincent de Paul de Nancy, » et vingt mille personnes suivirent son convoi.

Détail touchant : les pauvres ne se présentèrent pas à la maison mortuaire pour recevoir l'aumône traditionnelle, ils prirent le deuil, se considérant comme de la famille.

Mais il faut lire tout le livre pour comprendre pourquoi Lacordaire aimait tant l'abbé Didelot, pour s'édifier de ses admirables maximes, et admirer ce que c'est qu'un saint, un saint du dix-neuvième siècle qui, ce nous semble, a plus de mérite, plus d'*attirance*, et doit être plus remarquablement bon, pour triompher de tant de préjugés voulus et d'hostilités crasses autant que déterminées.

2° Notices et renseignements divers

Breviarium romanum. Editio octava post typicam. — 4 vol. in-12, 18 1/2 × 11 1/2 centimètres. Brochés 30 fr. — Ratisbonne, Pustet.

Horæ diurnæ Breviarii romani. — In-32, 12 × 8 centim., 3 fr. — Ratisbonne, Pustet.

De même que les éditeurs classiques, les éditeurs liturgiques rivalisent. C'est à qui fera le mieux et le plus commode. Le nouveau *Bréviaire* de Ratisbonne n'est pas une édition de poche, mais une magnifique édition de chœur : papier de Chine, renvois réduits au nombre minimum, gros caractères, filets rouges, culs-de-lampe, gravures hors texte aux fêtes de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, reproduisant, autour de l'image même de la fête, les figures qui l'annoncent dans l'Ancien Testament. Nombre de ces gravures donneraient de splendides plans de sermons, par exemple, pour le jeudi saint, pour l'Immaculée-Conception ; et dans leur ensemble, on peut dire qu'elles constituent comme une sorte d'épopée artistique, où revivent la piété, l'inspiration, et sous certains rapports, la facture de nos imagiers du moyen âge.

L'illustration du *Diurnal* est moins riche ; cependant nombre des gravures du grand Bréviaire y sont reproduites. Quant à la beauté de l'exécution typographique, elle ne laisse rien non plus à désirer. — En appendice, quelques extraits du Rituel romain : administration de l'Extrême-Onction, du saint Viatique, Bénédiction apostolique *in articulo mortis,* bénédiction de l'eau bénite, et une quinzaine d'autres bénédictions prises parmi les plus usuelles.

Les éditions de Ratisbonne sont typiques, comme on sait ; et c'est à elles que nous renvoyons nos lecteurs, en cas de divergence entre les diverses éditions.

Manuale cantus ecclesiastici. Edidit G. V. Weber, magister chori Ecclesiæ cathedralis Moguntinæ. Editio IIa. — In-12 de 136 p., relié, 1 fr. 25. — Mayence, Kirchheim.

Format commode, impression très nette, papier fort, et rare modicité de prix, ce petit volume mérite de susciter des imitateurs en France. Outre l'ordinaire de la messe, il donne, pour tous les dimanches et fêtes de l'année, l'introït, l'offertoire et la communion. C'est à peu près le texte mélodique des éditions usitées en France. Par une heureuse innovation, on a ajouté, au bas des pages, la traduction (allemande) des textes liturgiques à chanter. Beaucoup de nos chantres de campagne, qui ne manquent pas de goût, seraient heureux de trouver, eux aussi, en marge de leurs graduels et antiphonaires, une version française des paroles latines dont ils interprètent si peu le sens.

Histoire de l'Ancien Testament, *d'après le Manuel allemand du Dr Schœpfer,* par l'abbé Pelt, professeur au Grand Séminaire de Metz. — Tome II, un vol. in-12 de 462 p., 3 fr. — Paris, Lecoffre.

Ce tome II achève le magistral ouvrage dont nous avons annoncé le tome I voilà un an (*Ami,* 1897, p. 37). Nous en avons dit l'esprit et la haute portée. C'est le premier Manuel scientifique que nous ayons en France de l'histoire de l'Ancien Testament. M. Pelt maintient au titre de l'ouvrage le nom du Dr Schœpfer : excès de modestie sans doute, car c'est une œuvre bien française et bien originale qu'il nous donne.

C'est l'Ancien Testament éclairé par toutes les données authentiques de la Tradition ecclésiastique et de la science contemporaine. Il faut lire la Bible, ce Manuel à la main, pour se rendre compte de la profusion de lumières que M. Pelt répand sur les problèmes les plus obscurs de l'histoire et de la littérature judaïques.

Il nous tient au courant de tout, des hypothèses rationalistes et des solutions hasardées dans les milieux catholiques. Parmi celles-ci, il en est de fort aventu-

reuses, nous l'avons dit souvent. M. Pelt est nettement conservateur, mais d'un conservatisme qui n'a rien d'étroit. Il ne s'agit pas, en effet, de conserver à tout prix des opinions que l'on a essayé d'imposer comme des vérités de foi et qui au fond ne reposent sur rien, sur rien autre chose que sur la profonde décadence des études bibliques.

Au temps où la science biblique était en honneur, les hardiesses critiques n'effrayaient personne; témoin les Hexaples d'Origène, les éditions critiques des Septante, saint Jérôme, Hugues de Saint-Cher, Ximénès. Ce sont les ignorants qui prennent peur à tout propos et s'imaginent sauver l'Eglise en criant à chaque tournant de la route, dans l'ombre : Au loup ! C'est une chose curieuse, non moins qu'importante, d'observer la réserve de l'Eglise devant les problèmes qui n'exigent pas absolument une solution. Nous ne nous doutons pas assez de la grande liberté qui nous est concédée, pourvu évidemment que nous nous mouvions sur le terrain scientifique, sans nous mettre à dogmatiser. C'est pour avoir voulu dogmatiser et étayer son système sur la Bible, que Galilée s'est attiré tant de difficultés. S'il s'en était tenu à ses arguments scientifiques, personne ne l'eût inquiété. Avant lui, Copernic avait soutenu la double rotation de la terre et offert son livre au Pape, qui en accepta la dédicace.

Pendant très longtemps, on s'est imaginé que l'Eglise nous obligeait d'admettre la création en six jours de vingt-quatre heures, ou l'apparition de l'homme quatre mille ans seulement avant Jésus-Christ. On admet maintenant dix mille ans d'existence pour l'humanité, après des siècles de transformations géologiques. Qu'est-ce que la révélation y perd ? Et ces siècles eux-mêmes de la géologie, sont-ils une si grande nouveauté? Clément d'Alexandrie, saint Athanase, saint Augustin n'ont jamais été condamnés pour avoir adopté l'explication allégorique des jours de la création; et entre l'interprétation verbale et l'interprétation figurée, saint Thomas concluait que, sur ce point comme sur plusieurs autres pareils, la théologie pouvait rester neutre.

On se délivre graduellement de la conception étroite qui a régné trop tyranniquement à notre époque et dont le moyen âge ne voulait pas. Ce n'est pas la liberté qui est nouvelle dans l'Eglise; et l'évêque de Fréjus, Mgr Mignot, le met en admirable lumière par la comparaison suivante :

« L'invasion de la critique dans les études bibliques effraie à tort ; *elle n'est pas plus dangereuse en soi que ne le fut, par exemple, au moyen âge, l'introduction de la philosophie d'Aristote.* Quelle nouveauté, quelle surprise alors, quand les théories des Grecs prirent place dans la théologie proprement dite, quand on donna une si large part à des raisonnements appuyés non plus seulement sur l'Ecriture, mais sur la philosophie païenne ! *C'était une innovation inouïe.* C'était la raison cherchant par tous les moyens à justifier la foi. Quelle vie intense pendant la période proprement scolastique ! »

Belles paroles, qui nous résument la philosophie du mouvement des idées au XII^e et au XIII^e siècle! Et c'est ce caractère précisément de novateur que M. l'abbé Birot mettait l'autre jour le plus en relief en saint Thomas (Panégyrique prononcé le 9 mars 1897, dans la basilique de Saint-Sernin, à Toulouse, en présence de l'archevêque de Toulouse, des professeurs et des élèves de l'Université catholique) :

« Saint Thomas d'Aquin, qui est le Docteur parfait, nous apparaît dans l'histoire des idées, quand on l'envisage d'un peu haut, comme un initiateur, comme un novateur en philosophie, en théologie, et pour tout dire, le penseur le plus moderne de son temps. Il comprit surtout qu'il y avait mieux à faire que de lutter aveuglément contre le courant philosophique qui montait de l'antiquité; qu'il serait aussi inutile que peu sincère de s'y opposer ; qu'il fallait courageusement aborder ces doctrines, et, au lieu d'en prendre ombrage, y chercher de nouvelles armes pour la défense de la foi. Tactique habile et féconde : elle me rappelle celle de ces héroïques paysans vendéens qui, lorsque l'artillerie leur manquait, se précipitaient sur les bleus et retournaient contre eux les canons qu'ils leur enlevaient. C'est ainsi qu'on gagne les batailles... Où saint Thomas avait trouvé le trouble, il laissa la paix. *Il organisa la révolution intellectuelle* qui déjà s'agitait sourdement dans le onzième siècle, éclata au douzième et se calma enfin sous sa parole. Il fut l'un de ces hommes providentiels qui apparaissent de loin en loin dans l'histoire de l'Eglise, résumant une époque et assimilant au dogme catholique tous les éléments intellectuels et sociaux de cette époque. »

Et M. Birot poursuit :

« Ce fut la grande supériorité de saint Thomas *d'avoir donné la foi pour règle à sa raison et de ne pas lui en avoir donné d'autre.* Et quand je dis que la foi doit être la règle de la raison, je n'entends point par là les développements que le génie humain y ajoute pour la mieux comprendre. Si la foi adoptée comme règle de l'esprit ne devait aboutir qu'à asservir la pensée aux catégories philosophiques d'une époque, il serait difficile de la défendre contre les anathèmes de l'incrédulité contemporaine. Le travail du véritable maître, dans la défense et l'exposition des vérités religieuses, doit être avant tout analytique et critique; il doit distinguer l'élément divin de la foi, la parole vivante sortie de la bouche de Dieu, de l'enveloppe sédimentaire dont les siècles l'ont entourée ; puis, il éclaire ce pur diamant de tous les feux de la parole des hommes.

« ... Voilà la véritable originalité, trop oubliée peut-être, de saint Thomas d'Aquin : il ne conçoit pas la raison séparée de la foi ; mais, *unie à elle, il la croit autonome,* et arbitre absolu des systèmes et des écoles. Les Pères, les théologiens, les écrivains profanes, tout est soumis à son verdict: il nous prévient lui-même que « *l'autorité des saints Docteurs en matière philosophique ne vaut que ce que valent les opinions des philosophes dont ils s'inspirent* », et il n'éprouve pour son compte aucune répugnance, ni à corriger ses maîtres, ni à se faire le disciple de ceux qu'il veut combattre. — C'est ainsi qu'il lutte contre l'averroïsme, dans la forme même qu'avait inaugurée son adversaire; c'est à l'épée de son rival que frère Thomas aiguise le tranchant de la sienne. »

Nous accusera-t-on encore d'être systématiquement fermés à toute idée de progrès, quand de telles paroles sont prononcées devant un tel auditoire? La fermentation scientifique n'était pas moins troublée ni moins tumultueuse aux XI^e et XII^e siècles que de nos jours. L'Eglise y a mis la lumière et le calme : elle recommencera au XX^e siècle ce qu'elle a fait au XIII^e.

Nous voilà loin de M. Pelt, semble-t-il. Pas du tout. Il nous faut des livres comme le sien pour nous initier au mouvement critique qui bouleverse la science scripturaire, pour ranimer dans le clergé ce goût des études bibliques que les vulgarisations de Renan ont réveillé dans le monde laïque, pour préciser, éclaircir, dégager nos idées trop souvent confuses et nous ouvrir un sentier lumineux à travers le chaos que notre longue négligence et les criailleries de nos ennemis ont répandu par le monde scientifique.

Nous signalons très spécialement à l'adresse des amis du texte sacré, les deux excellents chapitres qui terminent l'ouvrage, dont l'un est consacré à l'histoire du texte et des versions des livres de l'Ancien Testament, et l'autre à l'histoire du Canon de l'Ancien Testament. On trouve là suffisamment bien résumé, en peu de mots, tout ce que la science moderne catholique a de plus certain sur ces deux très délicats problèmes.

Le volume est orné (?) d'une carte générale de la Palestine, beaucoup trop sommaire et incomplète, à notre avis. Il est fâcheux que, pour un ouvrage de pareille valeur, on ait cru devoir s'en tenir à un travail géographique si rudimentaire, alors que les éléments, certes, ne manquent pas pour faire beaucoup mieux. Pourquoi ne s'est-on pas inspiré, en la réduisant beaucoup, de l'excellente carte de la Palestine publiée tout récemment par l'abbé Legendre, chez Letouzey ?

Les Psaumes, traduits en français, par René Flament, prof. d'Ecr. Sainte au Séminaire de Montpellier. — Un vol. in-8° de 170 pages. — Montpellier, Firmin et Montane, 1897.

Personne n'ignore dans le clergé combien est défectueux, et parfois inintelligible, le texte des psaumes tel qu'on nous le fait actuellement lire dans la Bible et réciter au Bréviaire.

Une bonne traduction française, faite directement sur le texte hébreu, peut rendre grand service aux curieux d'Ecriture Sainte qui veulent comprendre un peu et goûter, dans son exquise beauté originale, cette perle de la poésie biblique.

Les psaumes ont été souvent déjà l'objet d'un travail

analogue à celui que nous donne aujourd'hui M. Flament.

L'auteur a profité de l'expérience de ses devanciers; il les a corrigés et surpassés tous, à notre avis, en fidélité et sincérité de critique philosophique. Les lacunes, variantes, explications littérales, etc., utiles pour la traduction, ou exigées par la probité scientifique, sont soigneusement indiquées, tantôt dans le texte, tantôt dans les notes.

Il reste encore, malgré tout, bien des obscurités que l'auteur n'a pas eu la prétention de dissiper d'une façon définitive. Au moins doit-on lui savoir gré d'avoir eu la sincérité de laisser place, en cas de doute, à d'autres hypothèses herméneutiques que les siennes, qui sont cependant toujours choisies avec grand discernement, d'après les travaux et la méthode de Bickell.

M. Flament nous permettra d'exprimer ici un desideratum. Son volume doit franchir certainement l'enceinte du grand séminaire pour lequel il a été primitivement rédigé. Nous aimerions trouver en tête de la seconde édition, en guise d'introduction, une courte notice de ce que l'on connaît aujourd'hui de plus sûr et de plus intéressant sur la poésie hébraïque. Les éléments ne lui manquent pas pour composer cette note, qui serait accueillie avec plaisir par les profanes, étrangers aux choses de la littérature hébraïque.

Saint Paul, *ses dernières années,* par l'abbé C. Fouard, professeur honoraire à la Faculté de théologie de Rouen. — Un vol. in-8 de XII-426 p., orné de plusieurs cartes et plans, 7 fr. 50. — Paris, Lecoffre.

Ce volume continue la série commencée par l'auteur sous ce titre générique : *Les origines de l'Eglise.* On y trouvera le tableau de l'Eglise depuis la première captivité de saint Paul à Rome jusqu'à la ruine de Jérusalem. Le nom de saint Paul est conservé au titre, parce que, si l'Apôtre des Gentils ne paraît plus seul dans ces dernières années, il y garde part principale de parole et d'action ; c'est comme le tome second de sa vie. Et cette fin de vie, — cinq années, — « est d'importance égale, sinon supérieure, à la longue période durant laquelle Paul évangélise l'Asie et la Grèce. Son principal objet, au cours de ces dix-sept années de missions, avait été d'affranchir du judaïsme les chrétientés qu'il fondait. Au sortir de cette lutte, ses vues et son action s'étendent. Il oppose aux ombres naissantes de l'hérésie, le plein éclat de l'Incarnation ; à Jérusalem expirante il montre Jésus, prêtre pour l'éternité, abolissant le culte mosaïque ; à tous, il rappelle que ce divin Sauveur perpétue sa vie dans l'Eglise ; il développe enfin la hiérarchie destinée à maintenir et à régler les fonctions de ce corps mystique. » (p. VII-VIII).

Pendant ses missions d'Asie et de Grèce, saint Paul n'avait guère eu à lutter que contre les Juifs. Ce nouveau volume nous montre l'entrée en scène du pouvoir impérial et la première persécution générale. M. Fouard travaille lentement, mais sûrement. Voilà plus de cinq ans qu'il nous a donné *Saint Paul et ses missions,* plus de cinq ans qu'il nous fait attendre *Saint Paul et ses dernières années;* du moins est-on sûr avec lui d'être toujours tenu minutieusement au courant de tous les progrès de l'histoire et de l'archéologie religieuse.

Prælectiones dogmaticæ quas in Collegio Ditton-Hall habebat Christianus Pesch, S. J. — Tomus V. TRACTATUS DOGMATICI. I. *De Gratia.* II. *De lege divina positiva.* — Friburgi Brisgoviæ, Herder, 1897. — In-8 de 325 p.

Ce tome V du grand Cours de théologie dogmatique du P. Pesch renferme les traités de la *grâce* et de la *loi positive.*

A) Le premier comprend à peu près les trois quarts du volume. En voici les principaux éléments : 1° la grâce actuelle ; 2° la grâce habituelle ; 3° le mérite.

I. LA GRACE ACTUELLE : 1° *Sa nature,* c'est-à-dire : *a*) les choses auxquelles est attachée la raison de la grâce actuelle ; *b*) ce que la grâce actuelle ajoute à nos facultés naturelles. — 2° *Sa nécessité : a*) pour les œuvres méritoires ; *b*) pour les actes honnêtes de l'ordre naturel ; *c*) pour la persévérance finale. — 3° *Sa gratuité.* — 4° *Son efficacité : a*) grâce suffisante ; *b*) grâce efficace. — 5° *Sa distribution* aux pécheurs et aux infidèles. C'est ici que se trouve étudié le problème si complexe de l'inégalité dans la distribution des grâces.

II. LA GRACE HABITUELLE : 1° *Nature* de la grâce habituelle. — 2° Ses *effets.* — 3° *Dispositions* requises pour la justification. — 4° La *stabilité* et le *développement* de la grâce sanctifiante.

III. LE MÉRITE : 1° *Nature* du mérite surnaturel. — 2° Ses *conditions.* — 3° Son *objet.*

Un appendice de quelques pages étudie les grâces *gratuites.*

B) Le traité de la *loi positive* est divisé en deux parties : la loi ancienne et la loi nouvelle.

I. LA LOI ANCIENNE. — 1° L'auteur et le sujet de la loi ancienne. — 2° De la fin et de la matière de la loi ancienne. — 3° De sa grâce. — 4° De sa cessation.

II. LA LOI NOUVELLE. — 1° L'auteur et le sujet de la loi nouvelle. — 2° Sa fin, sa matière et sa forme.

Theologiæ moralis Institutiones, t. II, auct. Génicot, S. J. — Un fort vol. in-8° de 880 pages. — Paris, Lethielleux. — Prix : 12 fr. les 2 vol.

Nous avons annoncé en son temps l'apparition du 1er volume de la *Theologiæ moralis* du P. Génicot, avec des éloges plutôt discrets, nous réservant d'en donner une appréciation définitive mieux fondée après la publication du tome 2e. Aujourd'hui l'ouvrage est complet et nous voulons en dire notre avis.

La théologie morale est certainement une des branches du savoir ecclésiastique les plus favorisées au point de vue de la richesse de sa moderne littérature. Que de bons ouvrages publiés depuis seulement une vingtaine d'années, et quel embarras est le nôtre quand on nous demande de faire un classement et de décerner le prix d'excellence au plus digne !

A vrai dire, chaque auteur a son genre à part, sa nuance caractéristique de talent ; il n'y a donc pas concours à proprement parler, et nous sommes, Dieu merci ! déchargés de l'ennui d'avoir à distribuer des palmes de supériorité à personne. Ceci explique, pour le dire en passant, comment il se fait que nous ayons dit tant de bien de plusieurs théologies morales différentes, presque autant des unes que des autres, sans avoir été le moins du monde inspiré par l'envie de plaire à tous les auteurs à la fois. Nous ferons donc, cette fois encore, un chaud accueil à l'ouvrage du P. Génicot sans courir le risque d'être taxé de la monomanie de l'admiration perpétuelle.

On a fait à Gury un reproche, à notre avis, parfaitement fondé : il est trop casuiste, pas assez théologien de principes au sens scientifique du mot ; d'où le décousu, l'enchaînement très insuffisant, et partant le défaut de méthode qui règne dans son *Compendium* et en rend aux élèves, au moins au point de vue mnémonique, l'étude fort difficile.

Nos récents auteurs de morale ont parfaitement saisi ce défaut et se gardent bien d'y tomber. Ainsi fait également le P. Génicot. Plus net dans sa méthode et ses divisions que Bucceroni, moins touffu et plus clair dans son style, extrêmement limpide, que Lehmkuhl, moins panaché, prolixe et diffus que Ballerini, moins eau claire que Sabetti, il nous semble, à l'heure actuelle, au point de vue didactique de l'enseignement, l'emporter sur tous ses confrères en religion et, pour qui tient à un manuel composé par un P. Jésuite, celui-ci s'impose comme étant — toujours au point de vue de l'enseignement — le plus pratique, le plus recommandable de tous.

Il est aussi le dernier venu et ce n'est pas la moindre de ses qualités. Le P. Génicot ne recule devant aucun des problèmes tout récemment posés devant la théologie morale par la médecine, l'économie politique, le droit civil.

Est-il besoin de dire que l'auteur est probabiliste ? Nous avons remarqué avec plaisir que son probabilisme n'exclut pas une bonne dose d'indépendance à l'égard de certains auteurs, comme Ballerini ou Lehmkuhl, dont il sait volontiers critiquer et abandonner les opinions, peut-être pas toujours assez nettement, à notre avis, comme par exemple dans la controverse relative à la matière prochaine du sacrement de Pénitence (II, 271), et dans l'interprétation du *cum fraude*

(ii, 502) pour le cas de mariage contracté par des gens soumis au décret *Tametsi* qui s'en vont se marier en pays exempt de la loi du Concile de Trente; nous aurions aimé aussi une condamnation plus ferme de l'opinion insoutenable (Lehmkuhl, i, 100) du quasi-domicile de quatre mois prétendu suffisant pour la validité du mariage. Par contre, nous applaudissons sans réserve à la sage doctrine de l'auteur sur la communion fréquente (ii, 195).

La typographie est très soignée; la division des paragraphes numérotée avec beaucoup d'attention est encore accentuée par des mots et caractères gras qui dirigent la lecture et peuvent soulager heureusement la mémoire de l'élève. Une bonne table alphabétique termine le volume.

Le P. Génicot mérite de prendre place parmi les « autorités » modernes de la morale. Il sera souvent cité dans nos colonnes.

De Sollicitatione, et Absolutione complicis, auct. Berardi. Ed. 2a, 1897. — Un vol. in-8o de 250 pages. — Chez l'auteur (Vic. général à Faenza, Italie), ou Paris, Lethielleux. — Prix : 3 fr.

Il suffit d'avoir énoncé le titre et l'auteur de cet ouvrage pour en faire une recommandation suffisante. On n'attend pas de nous que nous expliquions ici pourquoi et comment un pareil ouvrage peut être utile au clergé. On nous comprend assez à demi mot : cela suffit. Ce que nous pouvons dire avec plus de précision, c'est que, parmi tous les travaux de ce genre (Bouvier, Craisson, Bonal, Planchard, etc.) nous préférons celui de Berardi, non pas seulement parce qu'il est le dernier venu, et par conséquent aussi le plus en harmonie avec les toutes récentes décisions des Congrégations romaines, mais à cause de la haute compétence et de la manière toute spéciale de l'auteur, dont nous avons déjà à plusieurs reprises signalé le sens pratique, la clarté et la sûreté de bon sens et de doctrine.

Nous sommes quelquefois consulté sur cette double matière si scabreuse de la « Sollicitation » et de l' « Absolution du complice. » Berardi, dans sa première édition, nous aidait beaucoup à répondre. Celle-ci est plus complète et notablement retouchée. C'est un livre que le Moraliste et le Confesseur doivent avoir sous la main. Nous n'insistons pas davantage. Avis à qui de droit.

Les degrés de la vie spirituelle, *Méthode pour diriger les âmes suivant leurs progrès dans la vertu*, par l'abbé A. Saudreau, premier aumônier de la Maison-Mère du Bon-Pasteur d'Angers. — 2 forts vol. in-12, prix 8 fr. — Germain et Grassin, Angers ; Vic et Amat, Paris.

Deuxième édition revue et augmentée. Nous avions signalé la première « comme un excellent manuel que nous voudrions voir entre les mains de tous les confesseurs et directeurs, » il y a un an. Et peut-être notre avis n'a-t-il pas été sans contribuer au rapide succès de l'ouvrage. Ses qualités intrinsèques le méritaient à coup sûr, mais encore est-il qu'une lampe — fût-elle électrique — placée sous un boisseau n'éclairerait guère. Il en va ainsi des livres : même aux meilleurs il faut l'aide d'une main amie pour s'échapper de la librairie et trouver le chemin des bibliothèques. Cette main amie, nous tâchons de la tendre à tous ceux qui en sont dignes, mais à ceux-là seulement.

Et si aujourd'hui encore nous recommandons ces *Degrés de la vie spirituelle,* c'est à bon escient. Nous les indiquons tout spécialement à certaine catégorie de nos lecteurs, aux jeunes prêtres sortis naguère du séminaire et jetés dans le ministère des âmes avec quelles idées sur la « direction »? M. l'abbé Saudreau sera pour eux un conseiller sûr, et les allures quasi didactiques de son ouvrage ne leur déplairont certainement point.

Mais ce serait lui faire tort que d'en restreindre ainsi la destination. Si M. Saudreau commence *ab imo,* je veux dire par l'exposé de la conduite à tenir envers les pécheurs et les âmes dissipées et sensuelles, c'est pour s'élever par « degrés » jusqu'au sommet de la vie spirituelle. Les âmes croyantes, les bonnes âmes (vie purgative); les âmes pieuses, les âmes ferventes (vie illuminative); les âmes parfaites, les âmes héroïques, les grands saints (vie unitive): autant d' « états d'âmes » fort justement analysés à l'usage des directeurs; si bien que tous, depuis le dernier des vicaires jusqu'aux aumôniers des religieuses cloîtrées, gagneront à lire et à étudier ce livre; et nous sommes sûrs qu'ils s'y plairont, à cause de sa clarté, et de sa méthode.

La vie contemplative. *Son rôle apostolique*, par un religieux chartreux. — Un vol. in-12, de 132 pages. — Montreuil-sur-Mer, Imprimerie de Notre-Dame des Prés.

Une jolie brochure bien faite, bien raisonnée, que l'on trouve du plaisir à lire parce que tout y est net, élevé, logique ; on dirait un enchaînement de théorèmes mystiques. — La foi s'en va, et pourtant elle est nécessaire au monde. Comment la rendre aux âmes, à la société, aux peuples ?

Un évêque de Cochinchine, au sortir du sacre, prit comme première résolution épiscopale celle de fonder à Saïgon un monastère de carmélites. — Vous n'y pensez pas, lui dit le gouverneur, vous voulez faire du luxe avant d'être logé.

— Ce que vous appelez du luxe, répondit-il, je l'appelle, moi, la première nécessité du ministère chrétien. Dix religieuses priant me seront d'un plus grand secours que vingt missionnaires prêchant.

C'est là une belle parole d'évêque.

La prière et la pénitence seules rendront la foi aux âmes.

L'homme en effet s'élève vers Dieu par ces deux ailes : la prière, l'aile de l'âme; la pénitence, l'aile du corps. Il a aussi un double ministère : le ministère d'action et le ministère d'union, le premier puisant sa source dans le second. Or une des grandes hérésies contemporaines c'est de vouloir l'action sans la prière. C'est comme si l'on demandait à un homme de travailler sans manger.

La grande lutte contre les démons qui triomphent aujourd'hui, démons de l'impiété, de l'impureté et de l'orgueil, n'est pas sur le terrain de l'action, mais sur le terrain de la prière et de la pénitence. Aussi remarquez la persistance de la Révolution à fermer les monastères, afin d'imposer silence aux voix de la prière qui, comme les eaux de Chantilly, « ne se taisent ni jour ni nuit. » « Vous comprendrez ainsi peut-être, dit excellemment l'auteur, pourquoi les mêmes hommes qui font le Panama sont aussi ceux qui crochètent les couvents. »

C'est parce que l'action est nulle sans la contemplation que l'Eglise a organisé la prière et la pénitence. Le Sauveur a prié plus qu'il n'a prêché. Héritiers de son esprit, les apôtres, puis les premiers évêques s'unissaient d'abord avec leurs clercs dans la prière, avant de se répandre dans l'action. Cette union hiérarchique des évêques et des prêtres forme le cadre *officiel* et nécessaire de l'armée de Dieu. Mais à côté de ces troupes régulières, voici les compagnies d'héroïques volontaires qui viennent les renforcer et souvent décider la victoire : les ordres religieux.

La vie religieuse a ses liens, qui sont les vœux; son travail, qui est déterminé par la règle et qui est différent suivant les ordres. Le religieux est lui-même comme le travail de Dieu, l'œuvre qui sort de ce moule supérieur : la règle. Aussi faut-il respecter ce moule, et se garder de l'altérer dans aucune de ses parties, car l'œuvre en sortirait imparfaite, Dieu serait mécontent du travail.

Mais où trouve-t-on plus facilement cette *union avec Dieu* qui est si nécessaire ? On la trouve loin des hommes. Ainsi la vie monastique est-elle née au désert. Elle s'y est épanouie sous deux formes : la vie solitaire des ermites et la vie commune des cénobites. Saint Romuald plus tard a su introduire dans ses monastères cette double vie : successivement on y passe de la communauté au désert et même on y revient du désert à la communauté. Saint Bruno au contraire a établi chez les Chartreux une vie mixte, faite à la fois de solitude et de vie commune. Mais tous ces ordres religieux ont pour fonction principale la prière, « l'œuvre par excellence, l'œuvre de Dieu, à laquelle rien ne doit être préféré. Et en fait c'est elle qui règle absolument la vie du moine. C'est l'économie des divins offices qui détermine ses jours et ses nuits, ses

semaines et ses années. Le règlement tout entier est basé sur la liturgie ; le religieux se lève et se couche, va et vient, s'occupe et se délasse, suivant que l'ordre de ses offices le lui fixe, en sorte que son existence est véritablement liturgique. » (p. 53, chap. XII).

Admirable ce chapitre qui nous montre comment dans un monastère tout gravite autour de l'autel, autour de la prière.

Ainsi se réalise l'intercession perpétuelle. Et pendant les longues heures de la prière, l'âme s'unit plus intimement à Dieu, lui parle constamment et devient si grande que rien ici-bas ne peut lui être comparé. « Comprenez-vous que comme le rossignol cette âme ne se dégoûte jamais de son chant ? Elle chante, elle chante encore. Voilà trois heures que les notes lentes et graves, mais douces et heureuses pourtant, se succèdent sans interruption. Et tout à l'heure quand elles vont finir, vous pourrez voir les visages rayonnants, les corps alertes, les cœurs contents. C'est la sortie d'un beau festin. »

Après la prière la pénitence, pénitence qui vient des vœux, pénitence qui vient de la règle, pénitences providentielles, sécheresses, peines intérieures. Le monde ne comprend pas cette existence qu'il trouve dure, comme si sa vie à lui était semblable à une rose sans épines. « Hélas ! il y a plus d'épines que de roses ; et les lamentations des âmes ensanglantées par les épines surpassent en somme les jubilations des existences couronnées de roses ! » Tandis que le religieux éprouve combien est doux le joug de Jésus-Christ ; il goûte surtout cette douceur incomparable de pouvoir en s'immolant consoler le cœur de son Dieu.

Tel est l'ensemble de la forte et suave *doctrine* renfermée dans cet ouvrage. Les douze derniers chapitres indiquent le genre de vie et l'esprit des principaux ordres contemplatifs qui vivent au milieu de nous, Chartreux, Trappistes, Bénédictins, Carmélites, Clarisses et Visitandines. C'est l'application de la doctrine à des *faits* qui demeurent exposés sous nos yeux, et qui, après la lecture de ces observations saisissantes, vous amènent à conclure comme un homme de bonne foi, visiteur d'un cloître en compagnie de gens du monde : « Messieurs, de deux choses l'une : ou ces gens sont fous ou c'est nous qui le sommes ! Nous estimons que la vie consiste à n'être jamais en face de soi, mais constamment emporté dans le tourbillon des affaires et des plaisirs. Et voilà des hommes qui se condamnent à ne vivre qu'en face d'eux-mêmes... »

Guide pour l'exercice de l'oraison, par le P. Simler. — Un vol. in-18 de 328 pages. — Paris, Librairie de l'Œuvre de Saint-Paul.

Catéchisme de l'oraison mentale ; idem.

Bons petits manuels, tout simples, à l'usage des personnes pieuses qui désirent se former à l'exercice de l'oraison. L'auteur s'adresse, dans le premier volume, aux « hommes de bonne volonté », autant dire un peu à tout le monde, hormis les saints et les contemplatifs avancés. Il explique avec soin la nature, les conditions, les moyens, les fruits de l'oraison, tout cela en style clair, très sobre, et bien nourri d'une solide doctrine.

Le *Catéchisme de l'oraison*, ainsi que le dit assez son titre, n'est qu'une série de demandes et réponses, sans développements, bien agencées pour fixer dans la mémoire les points les plus importants de doctrine et de pratique qui se rapportent à l'exercice de l'oraison mentale.

Ces deux petits opuscules peuvent avec avantage être répandus dans les séminaires, les maisons religieuses, et parmi les pieux fidèles en quête des bons moyens de faire de sérieux progrès dans la perfection chrétienne.

Elévations de l'âme pénitente sur les Evangiles, *ou l'âme pénitente aux pieds de Jésus*, par le R. P. Dom Marie-André Dupont, ex-maître des novices dans l'Ordre de Cîteaux. — Un vol. in-12 de 402 p., 3 fr., franco 3 fr. 50. — Paris, Bloud et Barral.

Quatre parties dans cet ouvrage : enfance de Jésus, — vie publique, — vie souffrante, — vie glorieuse. C'est donc toute la vie de Jésus-Christ qui nous est présentée sous forme de méditations. Et rien ne saurait en effet être plus efficace pour exciter en nos âmes l'amour de Dieu, le sentiment de la pénitence, du regret de nos péchés. C'est en prêchant la vie de Jésus-Christ que les apôtres ont converti le monde, l'ont amené à « la pénitence et à la rémission des péchés. »

Ce livre a été écrit spécialement pour maisons religieuses. Mais, si la vie religieuse consiste à tendre à la perfection, grâce à Dieu, beaucoup d'âmes dans le monde peuvent faire leur profit de tout ce qui touche à la vie religieuse.

Le divin Sauveur, *Méditations et neuvaines tirées de saint Liguori*, par le P. A. Tournois, rédemptoriste. — 2 vol. in-12. — Chez Téqui, ancienne maison Charles Douniol, 29, rue de Tournon, Paris.

Nous avons recommandé ces deux volumes comme un cours de méditations sur la Passion principalement, d'une doctrine très sûre, exprimée avec la suavité qui caractérise saint Alphonse. Ils se vendent 4 francs et non 6 francs, comme nous l'avions indiqué.

Mois du Très Saint Rosaire. par le P. Simler. — Un vol. in-24 de 250 pages. — Paris, Librairie de l'Œuvre de Saint-Paul.

Il est toujours temps de parler du Rosaire. On nous met sous les yeux ces *courtes méditations* sur les mystères du Rosaire. Nous les annonçons bien volontiers. Nous les avons lues avec intérêt. Elles ont le mérite d'une grande simplicité et aussi d'une très appréciable variété.

Manuel et Directoire du Rosaire, à l'usage des Directeurs de la confrérie et de tous les prêtres dans le ministère, par l'abbé J.-M. B. — In-18 de 312 pages. — Société de Saint-Augustin, 1897.

Ce *Manuel* renferme six parties : 1° De la dévotion du saint Rosaire. — 2° De la confrérie du Rosaire. — Du Rosaire perpétuel et du Rosaire vivant. — 3° De la pratique du Rosaire. — De l'organisation et des règles particulières de la Confrérie. — 4° Des indulgences du saint Rosaire. — 5° Formulaire et Rituel à l'usage des confréries du Rosaire.— 6° Chants du Rosaire.

L'auteur a mis à profit toutes les dernières décisions concernant le Rosaire. C'est à lui que nous devons déjà le *Manuel et pieux exercices du Rosaire* signalé l'année dernière (p. 969).

Les Fleurs mystiques de la sainte montagne de la Salette, *ou les Enseignements de l'Apparition de N.-D. de la Salette*, par le P. Liaud, missionnaire de la Salette. — Un vol in-12 de 334 p., 2 fr., franco 2 fr. 25. — Paris, Bloud et Barral.

L'arme sainte de la prière, par le même. — Plaquette in-18 de 142 p., 0 fr. 60. — Paris, Bloud et Barral.

De la Salette il ne nous est encore venu rien que d'excellent, disions-nous l'autre jour. Et nous le répétons bien joyeusement aujourd'hui. On a fêté cette année le jubilé de la Salette par des pèlerinages ; et pour assurer le fruit des pèlerinages, pour graver dans les cœurs les enseignements de l'Apparition, on ne pouvait faire mieux que le P. Liaud, plus simple, plus clair, plus pénétrant. — Cinquante chapitres, dont l'ensemble formerait un très beau plan d'Instructions, ou de Lectures pour le Carême.

L'Arme sainte nous rappelle tout ce qu'il faut savoir et méditer sur la Prière, sa nécessité, son efficacité : comment faut-il prier ? quand faut-il prier ? qui doit prier ? la prière en famille, la prière nationale, la prière de l'Eglise. — Des vignettes charmantes. En appendice, notice sur l'*Archiconfrérie de N.-D. de la Salette ou Association universelle de prières*.

Œuvres de saint François de Sales, *évêque et prince de Genève et Docteur de l'Eglise.* — Edition complète d'après les autographes et les éditions originales, enrichie de nombreuses pièces inédites, dédiée à N. S. P. le pape Léon XIII et honorée d'un bref de Sa Sainteté, publiée sur l'invitation de Mgr Isoard, évêque d'Annecy, par les soins des religieuses de la Visitation du premier monastère d'Annecy. Tome IX. — *Sermons*, Volume III.

La magnifique édition des œuvres de saint François de Sales qui se publie à Annecy (imprimerie Niérat), vient de s'augmenter d'un nouveau volume, IXe de l'édition, IIIe des sermons. Il renferme 42 sermons prêchés du 24 décembre 1613 au 24 décembre 1620.

C'est le premier volume des sermons *recueillis* de saint François de Sales. Ils se distinguent des sermons *autographes* en ce que les autographes fournissent vive et lumineuse la pensée de l'auteur, la logique de ses déductions, la force de ses arguments, tandis que les « recueillis » reproduisent davantage les charmes de sa parole gracieuse et imagée.

Dans l'avant-propos, Dom B. Macquey, O. S. B., nous explique la provenance et les différences de rédaction de ces sermons; il nous fait l'histoire critique des diverses éditions des sermons du saint Docteur et des manuscrits sur lesquels est faite la présente édition.

Le volume suivant complètera la série des sermons recueillis commencée dans celui-ci. Combien nous devons de reconnaissance aux sœurs Claude-Agnès Joly de la Roche et Marie-Marguerite Michel de nous avoir conservé ces suaves et riches enseignements de leur bienheureux Père!

Apostolat de la jeunesse. Conférences et instructions, par C. Verschaffel, prêtre de l'Oratoire, aumônier du collège de Juilly. — Un vol. in-12 de VIII-360 p., 3 fr., franco 3 fr. 50. — Paris, Bloud et Barral.

Le Prêtre et ses dernières instructions à la jeunesse chrétienne, par l'abbé Moussard, chanoine de Besançon. — Deux vol. in-12 de 300 et 345 p., 5 fr. — Paris, Delhomme et Briguet.

Jésus-Christ et la Vierge chrétienne, par le P. Vieille, S. J. — Un vol in-18 de 270 p., 1 fr. 50. — Paris, Lethielleux.

Manuel de piété à l'usage des enfants de Marie, par la comtesse Arthur de la Rochefoucauld. — Un vol. in-18 de 602 p., 2 fr. 50. — Paris, Lamulle et Poisson.

I. — Chaque année voit éclore de nouveaux Recueils d'Instructions, Allocutions à la jeunesse de nos collèges. Celui du P. Verschaffel se distingue par la gravité des sujets abordés, la gravité surtout du ton. Et ce n'est pas là un éloge banal, quand on songe à d'autres recueils dont les auteurs ont cru devoir faire appel à toutes les ressources du faux goût, à toutes les fleurs artificielles d'une littérature presque boulevardière pour atteindre par là plus sûrement, pensaient-ils, leur auditoire. Il faut traiter gravement, simplement, des choses saintes, suivant le modèle éternel qu'en a donné l'Evangile. C'est une lourde erreur de s'imaginer que les enfants tiennent tant que cela aux fioritures. Lisez à un enfant du Bossuet, par exemple, au *Discours sur l'histoire universelle*, les chapitres sur Jésus-Christ et la fondation de l'Eglise : il comprendra, sentira cela incomparablement mieux que n'importe quelle page des orateurs modernes à la mode.

Aussi est-ce avec grandeur et simplicité que le P. Verschaffel propose à son jeune auditoire les grandes vérités : les fins dernières, la tentation, les égarements, la prière, « littérature des âmes », la méditation, « parlez à Dieu comme vous parlez à l'homme assis en face de vous », le culte du « Dieu vivant, non du Dieu *idée* », les sacrements, les « étapes eucharistiques, de communion en communion », etc. Des conférences topiques sur quelques-unes des objections courantes : « le christianisme est trop parfait : religion d'anges, impraticable » ; « le christianisme avantage la vie future au détriment de la vie présente, fait de nous des citoyens amoindris » ; etc.

II. — M. l'abbé Moussard a été aumônier du Sacré-Cœur; et c'est devant un auditoire de jeunes filles que ses « instructions » ont été prêchées. Quatre séries : 1° les vices et les vertus du jeune âge ; 2° les jeunes filles de la Bible ; 3° l'Evangile et le monde ; 4° la jeunesse à l'école de Jésus-Christ. Ces instructions ont un premier mérite qui est d'êtres courtes, quatre ou cinq pages. Elles ne sont pas doctrinales, et l'on voit qu'elles s'adressent à des jeunes filles qui suivent par ailleurs un cours de religion; ce sont plutôt des allocutions, des exhortations morales, que des « instructions ». Mais c'est une excellente morale qui nous est présentée là, présentée dans un langage clair, simple, surtout ferme et catégorique. Il s'en faut, malheureusement, que l'on parle toujours avec cette netteté à nos jeunes pensionnaires. Et tout cela dit avec amabilité, avec bonne grâce, avec délicatesse, toutes qualités excellentes quand elles reposent sur un fonds moral aussi solide.

III. — *Jésus-Christ et la Vierge chrétienne* est un vrai traité de la Virginité. Préparation à la virginité, la vie de famille, la vierge dans le monde, les luttes, les privilèges de la virginité, ses devoirs, toutes les vertus qui lui font cortège : rien d'essentiel n'est omis dans ce petit volume, qui se présente à nous sous la forme charmante de dialogues entre Jésus et la vierge, dans le genre des dialogues de l'*Imitation*.

IV. — Outre un bon recueil de prières et d'exercices de piété, le *Manuel* de Mme de la Rochefoucauld contient des réflexions ou méditations sur divers sujets, notamment sur les Evangiles des dimanches et principales fêtes : le tout écrit avec soin et délicatesse, parfois aussi avec un peu de vague et une certaine imprécision qui d'ailleurs n'est pas rare dans ces sortes de livres. L'exécution typographique est exquise. Auteur et typographe ont voulu charmer leur jeune public : ils y ont réussi.

Aux jeunes gens. — Lettres de Mgr de Ségur à ses fils spirituels, publiées par le marquis de Ségur. — Un vol. in-12 de 350 p., 3 fr. 50. — Paris, Retaux.

Les lettres de Mgr de Ségur ont été publiées au lendemain même de sa mort; et plusieurs éditions s'en sont rapidement enlevées.

La réimpression dont la première série parait aujourd'hui, est conçue sur un plan nouveau. Au lieu de se tenir à l'ordre chronologique, on classe ces lettres en séparant celles qui s'adressent aux jeunes gens de celles qui s'adressent aux religieuses, aux jeunes filles. On commence par donner, en un volume à part, les lettres aux jeunes gens. Lettres familières, gaies et de belle humeur jusque dans leurs conseils les plus sérieux, qui gardent, instruisent et sanctifient en se jouant. Toutes ont été écrites à des fils spirituels de Mgr de Ségur, y compris son frère, qui ouvre la marche et qui eut le touchant bonheur de lui ouvrir bien souvent son âme. Elles vont des enfants de la première communion aux jeunes gens des patronages, des collégiens aux séminaristes, des novices aux hommes du monde; et le cœur humain est tellement le même partout, que tout le monde pourra trouver son profit dans chacune de ces lettres. L'accent diffère, mais c'est toujours la même chanson, la pauvre chanson humaine aussi vieille que le monde et qui durera autant que lui. D'honnêtes confrères nous ont demandé à plusieurs reprises, cette année même, des modèles d'allocutions à faire au confessionnal. Lisez donc ces lettres; et vous y trouverez tout ce qu'il vous faut, c'est-à-dire le contraire de ces allocutions en forme dont certains confesseurs se croient obligés en conscience d'assourdir leurs pénitents.

Vous y trouverez beaucoup d'esprit aussi, l'esprit des saints, fait surtout de cœur : « Jésus vient à vous, non pour juger, mais pour pardonner. *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* Je serai l'ânon qui vous l'apportera : *Venit tibi super pullum asinæ* ; pauvres gens sommes-nous en effet, pauvres bêtes, qui ne pouvons rien de nous-mêmes et qui ne faisons du bien aux âmes qu'en leur donnant Jésus, qui seul est la vie... A ton âge, mon garçon, on a le diable au corps, et cependant, il faut, bon gré mal gré, conserver au cœur le

bon Dieu... Quand tu tombes par terre, relève-toi bravement. Quand tu restes debout, n'en sois pas plus fier et remercie le bon Dieu... Je ne suis pas très vaillant depuis quelque temps ; la fatigue me gagne et je sens que je ne vaux pas cher. Il faut faire comme les lampes du Saint-Sacrement, brûler tant qu'il y a de l'huile, brûler avec joie, s'user avec bonheur pour le service du bon Dieu, puis s'éteindre tranquillement, sans fumer, c'est-à-dire sans grogner. »

Au moment où il commença à se sentir menacé de la perte de son second œil :

« Rome, 25 mai 1853... Le médecin, en qui j'ai autant de confiance qu'on peut en avoir en un médecin, espère encore que ce n'est pas définitif. Pour moi, je ne le crains ni ne l'espère pas, car au fond, mon bon ami, cela m'est parfaitement égal. J'ai le bonheur d'être chrétien ; je sais que je ne suis en ce monde que pour y passer quelques moments, et j'ai depuis longtemps jeté toutes mes espérances dans la vie éternelle. S'il fallait choisir, je préférerais la souffrance, et j'espère de la bonté de Dieu que si c'est une visite de sa justice et de sa miséricorde comme je le croirais plutôt, je saurai apprécier la grandeur d'une pareille grâce et je resterai fidèlement avec la sainte Vierge au pied de la croix du Maître des souffrances. C'est par le vendredi saint qu'on arrive au jour de Pâques ; je vois venir très volontiers le vendredi saint. — Vous qui êtes un bon chrétien, cher ami, vous ne ferez pas à Notre-Seigneur Jésus-Christ l'injure de vous affliger de ce qui m'arrive. Vous m'aimez assez pour l'en remercier, et pour lui demander simplement que je supporte comme il faut une épreuve aussi excellente. A la vie et à la mort nous sommes à Dieu, disait autrefois saint Paul. Le bon Dieu n'a pas changé depuis ce temps-là !... »

Si le sublime est quelque part, il est là. C'est le 2 septembre 1854 que Mgr de Ségur perdit définitivement son dernier œil. Chaque année, il disait, le 2 septembre, « la messe d'actions de grâces » ; et dans les nombreuses lettres qui portent cette date, il ne cesse de remercier Dieu : « C'est aujourd'hui pour moi un grand jour. » — « C'est aujourd'hui mon beau et grand jour de grâces. » — « C'est l'anniversaire de ma chère cécité. »

« Il y a aujourd'hui quinze ans que dans sa miséricorde infinie et vraiment adorable, le bon Jésus m'a pris les yeux du corps, afin de me soustraire aux dangers de la charge épiscopale, afin de me retirer de l'atmosphère des grands, afin de m'obliger à prendre la meilleure part et la meilleure place : la croix du bon larron.

« Après la grâce de mon baptême, de mon retour à Dieu et de ma vocation, celle-là tient le premier rang. Il y a des moments où je *vois* clairement que je n'ai que cela de bon, de solidement, de vraiment bon : être crucifié avec Jésus et près de Jésus.

« J'ai dit ce matin, comme je le fais chaque année, la messe d'actions de grâces, offrant au bon Dieu, pour une grâce immense, une victime d'action de grâces infinie. C'est le retrait de cette lumière du dehors qui m'a valu du bon Pie IX la possession de la Lumière divine, la possession de Jésus eucharistique en permanence sous mon toit. Certes, l'échange vaut bien la peine que je remercie le Donateur de temps en temps. »

Table analytique des œuvres oratoires de Bossuet. Edition critique complète, par l'abbé J. Lebarq, docteur ès-lettres. — Société de Saint-Augustin. — In-8° de 230 pages, 1897.

M. l'abbé Lebarq, à qui l'on doit la belle édition des *Œuvres oratoires de Bossuet*, en avait préparé une table analytique générale. Il a pu l'achever, mais non en surveiller l'impression, la maladie l'ayant retenu longtemps dans l'inaction et la mort étant survenue au moment où le travail touchait à sa fin.

Bien que renvoyant à l'édition de M. Lebarq, cette table analytique peut rendre d'utiles services à tous ceux qui possèdent n'importe quelle édition des œuvres oratoires de Bossuet, parce qu'ils y verront toutes les idées exposées par le grand orateur.

Œuvres polémiques de Mgr Freppel, évêque d'Angers. — 10e série. Un vol. in-12 de 588 p., 3 fr. — Paris, Douniol.

Avec cette 10e série s'achève la publication des Œuvres polémiques de Mgr Freppel. Nous l'avons déjà dit, ces dix volumes resteront certainement le document capital à consulter pour écrire l'histoire religieuse de la troisième République, pour suivre l'action maçonnique en France pendant les lamentables années que Mgr Freppel passa à la Chambre (1880-1892). Mgr Freppel était un esprit essentiellement lumineux ; et les vérités qu'il eut à faire entendre à des assemblées sectaires n'ont jamais été exposées avec plus de force et de clarté. Il y a là une mine incomparable pour l'étude de tant de questions contemporaines qui touchent de si près à la théologie et au droit canonique.

Ce tome X qui vient de paraître, se termine par une Table générale analytique (plus de 100 pages) des matières contenues dans les dix volumes. Cette Table était impatiemment attendue de tous ceux qui possèdent les neuf premières séries ; elle permettra aux travailleurs pressés de se faire rapidement un arsenal d'armes solides et brillantes.

Lettres sur l'éducation des filles *et sur les études qui conviennent aux femmes dans le monde*, par Mgr Dupanloup. — Un vol. in-12 de 468 p., 5e édition, 4 fr. — Paris, Douniol.

Le mariage chrétien, par Mgr Dupanloup. — Un vol. in-16 carré de 450 p., 10e édition, 4 fr. — Paris, Douniol.

Réimpression de deux ouvrages bien connus. Le *Mariage*, est une édition de luxe, avec encadrement illustré à toutes les pages. On y trouvera un code excellent des devoirs de la famille. Ce serait un volume à mettre dans la corbeille de tous les jeunes mariés. Mgr Dupanloup connaissait à merveille le monde féminin. Ses conférences, ses retraites aux dames, aux jeunes filles, ont fait un bien immense. C'est même là que l'illustre évêque a fait le plus de bien, au témoignage du vénéré cardinal Guibert. Ces *Lettres* que l'on vient de réimprimer ne sont pas des lettres fictives ; la plupart ont été adressées réellement à des pères et à des mères de famille, à des jeunes filles d'élite, à des institutrices, laïques ou religieuses : ce qui fait qu'il n'y a là rien de vague ; tout y est précis, vrai, direct, vivant. Recueillies et disposées méthodiquement par Mgr Lagrange, elles forment un tout suivi et traitent de tous les sujets qui touchent à l'éducation de la jeune fille et de la femme, à leur formation intellectuelle et morale, à leurs études, aux soins du ménage, à la piété pratique, etc.

Manuel classique d'Instruction religieuse, *d'après saint Thomas d'Aquin et saint Alphonse de Liguori*, à l'usage des maisons d'éducation, par l'abbé Elie Constantin, aumônier de N.-D. de Sion, à Marseille. — Un vol. in-8 de xxv-803 p., 12 fr. — Tours, Cattier.

Ce *Manuel*, envisagé comme explication du catéchisme, exposition développée de la doctrine chrétienne, est excellent. Quatre parties : apologétique, dogme, morale, culte. Il serait banal d'en louer l'exactitude doctrinale ; mais ce qu'on ne trouvera pas banal, c'en est la grande clarté : précision, netteté des divisions, manchettes, tableaux synoptiques à chaque chapitre, questionnaires au rez-de-chaussée de toutes les pages, exécution typographique : il y a là un ensemble de qualités qui en rendront l'étude singulièrement facile.

L'ouvrage est dédié aux enfants de N.-D. de Sion. Une jeune fille qui aura diligemment suivi un pareil cours, possédera une science solide de la religion ; et c'est bien la première condition pour devenir plus tard une femme sérieuse et une mère accomplie. Si tous nos pensionnats distribuaient une instruction religieuse aussi soignée, beaucoup de choses en iraient mieux.

Nous recommandons de même ce manuel à nos confrères qui, si souvent, se disent en quête de prédication catéchistique. Ils y trouveront des plans lumineux, et des développements qui, pour être succincts et didactiques, n'en sont pas moins remarquablement chauds et vivants.

Pour les jeunes gens de nos collèges libres, nous souhaiterons quelque chose de plus fort encore, surtout en ce qui touche l'apologétique et l'histoire de l'Eglise. Assurément le *Manuel* de M. Constantin est incomparablement plus solide que les trois quarts des manuels

similaires *ad usum juventutis*. Mais on ne saurait nourrir de trop hautes ambitions quand il s'agit d'asseoir fermement les convictions religieuses dans l'âme de la jeunesse cultivée. Les qualités didactiques d'un manuel même élémentaire ne sont pas incompatibles avec une plus sérieuse initiation scientifique : témoin le *Cours* du P. Sifferlen, ou la petite *Histoire de l'Eglise* de l'abbé Beurlier, si succincte, mais si pleine et si au courant.

Explication du catéchisme du diocèse de Cambrai, à l'usage des Cours de persévérance, par M. Vandepitte, doyen honoraire. — Un vol. in-12 de 276 pages petit texte, 1 fr. 50. cartonné 1 fr. 75. — Cambrai, chez Deligne.

C'est une septième édition (trentième mille) que nous annonçons ; et le nom de l'auteur est suffisamment connu de nos lecteurs. Réponses courtes, précises, formulées dans un langage toujours énergique et qui frappe l'esprit, surtout quand il s'agit de rappeler des points trop oubliés, par exemple nos obligations sociales. On sent que ce livre nous vient de Flandre, du pays par excellence des œuvres et de l'action. — Chemin faisant, l'auteur sème d'excellentes idées apologétiques et des réponses topiques à quantité d'objections. Aux dernières pages, de bons petits chapitres liturgiques.

Le chemin de la lumière, ou la bonne foi en matière de religion, par l'abbé Brémond. — Une plaquette in-8 de 45 p. — Paris, Delhomme et Briguet. — Prix : 0 fr. 90.

En matière de controverse et d'indifférence religieuse, Pascal l'a dit depuis longtemps, « le cœur a souvent ses raisons que la raison ne connaît pas. » M. Brémond a pris à tâche de faire une étude à part de ces « raisons » du cœur, qui empêchent la volonté, chez nos incrédules, d'acquiescer aux jugements spéculatifs de l'intelligence. C'est l'éternelle histoire des intérêts, des passions, de l'orgueil, et des mille autres « impedimenta », plus ou moins secrets et avouables, qui retiennent les hommes de « mauvaise volonté » invinciblement immobiles au seuil même de la foi. Impossible à eux d'avancer, de faire un seul pas pratiquement du côté de la vérité, tant qu'ils ne seront pas devenus par l'humilité et la prière « hommes de bonne foi » au plein sens du mot. M. Brémond traite bien, quoique très brièvement, ce vieux sujet déjà fouillé depuis longtemps par nos plus célèbres apologistes et orateurs catholiques : Pascal, Bossuet, Fénelon, Lamennais, Frayssinous, Lacordaire, Nicolas, etc.

Cette petite brochure, écrite un peu hâtivement peut-être, a le mérite de condenser, en quelques pages d'une lecture facile, les bons arguments classiques d'apologétique sur la bonne et la mauvaise foi en matière de religion.

Pour une seconde édition, l'auteur nous permettra de l'engager à surveiller de plus près ses références. Signalons au hasard deux textes de saint Paul qui ne sont ni très fidèlement rendus, ni exactement cités (p. 2, not. 3 et p. 22, not. 1).

Pourquoi croyons-nous ? par le P. François de Bénéjac. — Un petit vol. in-4º de 280 p. — Tours, Dubois. — Prix : 4 fr.

Recueil de *Conférences sur le dogme catholique* prêchées, il y a vingt-cinq ans, à Tours, par un orateur qui a laissé un bon souvenir dans les annales de la chaire contemporaine.

Ce n'est point, à proprement parler, un traité d'apologétique.

Néanmoins, la plupart des difficultés du « problème religieux » y sont abordées et traitées, non pas sans doute d'une façon didactique, mais à la bonne manière qui convient au genre spécial de la prédication.

L'éditeur nous dit, dans un avant-propos, que ces conférences ont été très goûtées en leur temps. Nous l'en croyons volontiers ; à notre avis elles le seront encore aujourd'hui de ceux qui voudront les lire. Rien de creux ni d'inutile dans ces dissertations, plus puissantes par la force de l'argumentation que par les artifices de l'art oratoire. C'est un livre à mettre sous les yeux du libre-penseur qui cherche la vérité religieuse de bonne foi, un livre aussi à offrir à la méditation de ceux qui, ayant le bonheur de croire, sont appelés à défendre la religion catholique dans le monde où l'on ne croit pas.

Rien de nouveau assurément, quant au fond ; et où peut-il y en avoir en pareille matière? Mais beaucoup, et du meilleur, dans l'art de grouper les idées et les faits qui sont les plus propres à frapper l'esprit des hésitants, et à confirmer très utilement la foi des fidèles. On a rendu bon service à notre littérature apologétique en publiant ces conférences, dont voici les titres : *Nécessité de la religion. — Nécessité de la révélation. — Jésus-Christ. — Dignité du chrétien. — L'Eglise. — Le dogme. — La morale. — Le culte. — Les sacrements. — La prière. — La confession. — Le cléricalisme. — La Passion. — Pâques. — La persévérance.*

Le Décalogue, instructions courtes et familières, par P. Remize, licencié ès-lettres, curé au diocèse de Rodez. — 1 vol. in-12 de 296 pages, 3 fr. — A la Procure des clercs de Saint-Viateur, à Camonil-Rodez (Aveyron).

Série d'instructions très méthodiques et fort claires sur les commandements de Dieu, les vertus qu'ils prescrivent, les vices qu'ils défendent. On y trouvera un talent de composition rare, uni à une élégante simplicité de style. L'auteur signe « licencié ès-lettres », un titre qui n'est pas de trop quand on veut mettre au jour un recueil de sermons. Que de sermonnaires ne verraient pas le jour si l'on imposait un grade quelconque, théologique ou littéraire, à leurs auteurs !

L'Evangile et le temps présent, par l'abbé E. Perrin. — Un vol. in-12 de 360 pp. — Paris, Retaux, 1897.

Série de méditations-conférences pour tous les dimanches de l'année, mais imaginée et rédigée sur un plan assez original. M. Perrin prend l'Evangile du dimanche avec la préoccupation d'y trouver matière à un commentaire tout d'actualité sur les erreurs et nécessités du temps présent ; de sorte qu'un curé qui voudrait chaque dimanche apprendre l'Evangile à ses auditeurs en relevant leur attention par des applications très vivantes aux choses et au temps où ils vivent, n'aurait rien de mieux à faire que de s'inspirer du curieux livre de M. Perrin. Toutes les erreurs de l'heure présente, les passions, les discordes, les maladies enfin de notre France actuelle y sont l'objet de réflexions salutaires appuyées sur l'interprétation, parfois peut-être un peu large, du texte évangélique.

Bon livre à signaler aussi aux fidèles qui désirent sanctifier leur dimanche par une lecture tout à la fois édifiante et instructive.

Science et religion, *Nouvelles études philosophiques, scientifiques et religieuses.* — Collection de vol. in-12 de 64 pages compactes, à 0 fr. 60. — Paris, Bloud et Barral.

Sous ce titre on vient d'inaugurer une nouvelle collection appelée à rendre les plus grands services. Les ouvrages d'apologétique ne manquent pas ; trop souvent, ils sont bien volumineux, peu maniables, de prix peu accessibles. *Science et Religion* se propose de munir d'armes même les plus paresseux, ceux qui ont horreur des travaux d'aspect trop scientifique. On trouvera de la science ici, toute la science possible, toute la science authentique et certaine, mais une science qui n'a rien de revêche ni de hérissé, une science qui sait se présenter sous une toilette aimable, simple et claire. Parmi les collaborateurs de la première heure, nous relevons des noms bien connus : le P. de la Barre et M. Pisani, professeurs à l'Institut catholique de Paris, M. Guibert, directeur de l'école des Carmes, M. Gondal, professeur de dogme à Saint-Sulpice, le P. Ortolan, M. Fonsegrive, M. Jeanniard du Dot, etc. Parmi les questions traitées, il en est, — comme l'hypnotisme, — qui sont sans cesse en mouvement, qui se renouvellent sans cesse. Espérons que le mince volume de ces opus-

cules, et aussi leur succès, permettront d'en renouveler souvent les éditions, de les tenir toujours au courant.

Ont déjà paru : *Où en est le spiritisme ? sa nature et ses dangers*, par M. Jeanniard du Dot ; — *Où en est l'hypnotisme ?* par le même ; — *L'Eglise catholique et les protestants*, par G. Romain ; — *Faut-il une religion ?* par M. Guyot ; — *Le Mystère de l'Eucharistie, aperçu scientifique*, par M. Constant ; — *La pluralité des mondes habités et le dogme de l'Incarnation*, par le P. Ortolan, un spécialiste dont les premiers travaux sur la question ont été couronnés par l'Institut catholique de Paris.

Lettres à un matérialiste sur la pluralité des mondes habités, par Jules Boiteux. — 3e édition, un vol. in-12 de 610 pages. — Paris, Plon, 1898.

La question de la pluralité des mondes habités est un de ces problèmes, sans solution possible, auquel chacun peut donner, à la rigueur, la réponse qui lui agrée le mieux, sans compromettre essentiellement les principes du dogme catholique. Il est cependant des matérialistes qui se prévalent de la fameuse hypothèse de la pluralité des mondes habités pour battre en brèche l'existence de Dieu, la création, et la révélation surnaturelle qui sert de base à la religion catholique.

A ceux-là, M. Boiteux répond longuement, un peu longuement peut-être : 1° que l'habitabilité sidérale est loin d'être scientifiquement établie ; 2° que, au contraire, l'inhabitabilité, au moins pour le règne vivant actuel de notre planète, est la conclusion générale absolue qui s'impose, au double point de vue des conditions astronomiques de tous les globes qui circulent dans le firmament et des éléments biologiques qui sont rigoureusement requis pour la subsistance de la vie végétale, animale et humaine, telle que nous la connaissons d'après les plus rigoureuses données de la science moderne ; 3° au surplus, que Mercure et Vénus, les plus habitables de nos voisines, le seraient encore d'une façon très insuffisante, et sur une maigre partie de leur surface, pour la conservation de la vie et le développement normal des perfections propres à l'espèce humaine ; enfin 4° que l'hypothèse de l'habitabilité, fût-elle admissible, n'entraînerait aucune des conséquences athées ou antireligieuses que veulent en déduire certains de ses matérialistes défenseurs.

Entre temps, M. Boiteux glisse dans son livre, très compact, où il y a beaucoup de choses, une foule d'observations, analyses et renseignements curieux ou utiles sur tous les problèmes philosophico-scientifico-religieux qui se rattachent, de près ou de loin, à la question de la pluralité des mondes.

La méthode employée par l'auteur, il faut bien le dire, n'est pas pour faciliter la clarté et la précision que le lecteur aimerait à rencontrer en pareil sujet, toujours difficile à aborder pour qui n'est pas astronome ou savant naturaliste de profession. Le système des « lettres » qui a beaucoup plu à nos pères, est un peu démodé. Il a ses avantages assurément, au moins en ce qu'il laisse à l'auteur une grande liberté de rédaction. Mais c'est là précisément qu'est l'écueil. Quand l'auteur ne se gêne pas, l'on peut être sûr que le lecteur est gêné. C'est un peu ce qui arrive dans le cas présent. Ce livre paraît long, diffus, à répétitions.

Nous disons « paraît ». Car, au fond, à qui voudra se donner la peine d'y regarder de près, l'enchaînement des idées et la rigueur de l'argumentation y sont plus nettement accusés que ne le laisse, au premier abord, supposer la trame un peu lâche et trop libre de la rédaction.

Travail excellent, au demeurant, et dont nous ne voulons point diminuer la valeur par la critique de pure forme qui précède. On y trouvera, entre autres, une série de chapitres absolument remarquables sur le Darwinisme et sa réfutation. L'inspiration est d'un bout à l'autre catholique, rigoureusement orthodoxe ; et, en somme, si l'on peine quelque peu à cette lecture, il faut convenir qu'on est largement payé de la fatigue. *Quo laboriosius quæritur, eo fructuosius invenitur.* — Recommandé surtout aux curieux de philosophie astronomique et d'histoire naturelle.

Névroses et possessions diaboliques, par le docteur Ch. Hélot. — Un vol. de 350 pp. — Paris, Bloud et Barral, 1897. — Prix : 6 fr.

Depuis longtemps l'incrédulité savante niait la réalité des phénomènes que la raison, laissée à elle-même, ne pouvait expliquer naturellement. On dédaignait de s'occuper sérieusement des faits merveilleux et de contrôler scientifiquement la vérité objective de ces histoires, rapportées cependant par des témoins nombreux, intelligents et honnêtes.

De nos jours l'étude des sciences occultes est entrée dans une phase nouvelle. Les phénomènes ont été soumis à la plus rigoureuse critique, et force a été de reconnaître la réalité d'un grand nombre de faits d'occultisme admis depuis longtemps par la théologie.

Mais, si la science ne peut pas révoquer en doute l'existence d'un grand nombre de faits merveilleux, les savants sont loin d'être d'accord sur les causes de ces faits étranges.

Deux systèmes d'explication se partagent les esprits. Le premier est celui de la science athée. Plutôt que de reconnaître dans certains phénomènes l'intervention d'une puissance supérieure, divine ou diabolique, qui fait de l'œuvre merveilleuse un miracle ou un prestige, elle a recours aux explications les plus fantaisistes, aux théories les plus inconsistantes.

Bien différent est le procédé de la science chrétienne. Elle a pour apprécier les phénomènes occultes, outre la lumière de la raison, celle de la foi, et le plus souvent elle arrive à conclure avec certitude à la cause, soit naturelle, soit diabolique, soit divine de ces phénomènes.

M. le docteur Hélot s'est placé résolument sur le terrain de la science catholique et n'apporte dans l'examen des faits merveilleux aucun des préjugés de la science athée.

La partie théologique de son œuvre est, en tout, conforme aux enseignements de l'Eglise. Elle constitue un véritable et complet traité de la possession diabolique, des marques auxquelles on la reconnaît et de la manière dont on la fait cesser.

L'auteur se meut à l'aise au milieu de ces questions délicates qui relèvent à la fois de la physiologie, de la psychologie et de la théologie. Il a pris connaissance des travaux scientifiques les plus en renom, tant anciens que modernes ; il est également familiarisé avec les meilleurs écrivains de la théologie et de la mystique. A ces qualités, il joint celles d'un fin observateur et les avantages d'une rare expérience.

On ne peut reprocher à M. le docteur Hélot un excès de crédulité. Les phénomènes certainement naturels sont mis par lui hors de cause. Les faits qui portent véritablement la signature de Satan sont discutés avec soin, et, après un examen où la critique scientifique la plus exigeante est pleinement satisfaite, attribués à l'intervention du démon.

Là, enfin, où l'œuvre ne porte nettement ni l'une ni l'autre de ces garanties d'origine, M. Hélot ne conclut rien et se contente d'inviter les savants et les théologiens à chercher une cause naturelle et plausible.

En résumé, l'ouvrage du docteur Hélot est une critique scientifique des théories naturelles, inventées par la science athée pour nier le surnaturel, en même temps qu'il est une exposition claire de la doctrine de l'Eglise. C'est le langage d'un médecin chrétien dont les études ont affermi et justifié la foi.

Une réserve cependant est ici à formuler. Sur la question de l'hypnotisme, très longuement et soigneusement étudiée dans ce volume, M. Hélot penche visiblement pour la théorie « diabolique. » A-t-il raison ? a-t-il tort ? Nous n'avons pas à en décider. Peut-être, à notre avis, restreint-il trop l'influence « naturelle » que peut exercer, en cas d'exercice anormal, l'imagination sur les autres fonctions physiologiques et psychologiques du composé humain.

Nous aimerions savoir ce que M. Hélot pense du livre tout récent, l'*Hypnotisme franc*, du P. Coconnier, dont les conclusions sont toutes différentes des siennes, et ce que le P. Coconnier pourrait bien répondre à certaines objections très graves et très fondées que M. Hélot adresse à sa théorie un peu large peut-être des causes purement naturelles des phénomènes hypnotiques en général.

Nous sommes donc loin de l'accord parfait entre savants et penseurs catholiques sur ce fameux chapitre. Encore convient-il de louer tous ceux qui

apportent, de part et d'autre, une bonne contribution à la « future » solution définitive du problème.

Psychologie, tome Ier, par l'abbé Th. Dubot. — Un vol. in-8° de 320 pages. — Paris, Retaux, 1897.

Pas de préface ni d'introduction d'aucune sorte qui renseigne le lecteur sur le plan d'ensemble de cette *Psychologie,* dont on nous donne seulement aujourd'hui le tome Ier. C'est un oubli que l'auteur voudra sans doute réparer à la seconde édition, que nous souhaiterions d'ailleurs plus nette et plus clairement méthodique dans ses divisions.

Voilà certes un très bon livre sur lequel nous appelons l'attention des professeurs de philosophie, surtout des professeurs de nos grands séminaires.

On reproche beaucoup, et non sans raison, à nos petits manuels scolastiques, excellents pour la partie métaphysique, de se montrer généralement beaucoup trop pauvres en fait de *Psychologie.*

Quoi qu'on en veuille dire, le fait est là. Une série d'observations accumulées depuis cent ans a considérablement grossi le nombre des données expérimentales dont les théories psychologiques ont le devoir absolu de tenir compte. L'histoire même des systèmes contemporains n'est point sans grande utilité pour la justification et la défense efficace des bonnes doctrines en psychologie. Or, tout cela nous manque un peu, beaucoup, et c'est dommage ; car, sans rien perdre de sa valeur, nous estimons avec beaucoup d'autres que la théorie scolastique de la *connaissance* ne peut que gagner au contact des découvertes et des idées modernes.

M. Dubot, philosophe très « moderne, » chez qui l'on devine aisément une forte doublure scolastique, a tenté la conciliation rêvée de l'ancienne et de la nouvelle psychologie. A-t-il voulu moderniser la scolastique ou plutôt infuser à la psychologie contemporaine « universitaire, » sans trop en avoir l'air, une forte dose d'aristotélisme, nous ne saurions le dire au juste. Le fait est que son livre présente un heureux mélange des deux philosophies, admirablement relevé par une ample érudition historique dans l'exposé des systèmes.

Qui dit mélange dit nécessairement demi-teinte. Les enthousiastes de la psychologie du jour reprocheront à l'auteur plus d'une désertion, plus d'un mauvais coup habilement porté aux théories à la mode ; et, par contre, les tenants fidèles de la scolastique ne le trouveront ni assez « pur, » ni peut-être assez hardi, quand ils verront reléguées par-ci par-là, en de rares notes, au bas des pages, les plus importantes théories de la connaissance, comme celle par exemple de la formation de l'idée universelle ; quand ils verront passé sous silence, ou à peu près, le dogme péripatéticien des espèces représentatives dans les deux ordres de connaissance sensible et intellectuel.

Mais M. Dubot se défendrait sans doute de cette critique, en faisant observer que, pour ne pas effaroucher trop les profanes et les amener doucement à la vérité, il a dû arrondir bien des angles, conserver des formules et une allure de style très « modernes, » sans lesquelles son livre n'eût certainement été ni lu ni goûté par le public spécial auquel il paraît surtout s'adresser.

Nous félicitons M. Dubot de son heureuse tentative et lui souhaitons bon succès.

Ce tome Ier est consacré à la *Psychologie expérimentale;* le second contiendra la *Psychologie rationnelle,* et c'est là sans doute que l'auteur se propose de traiter plus à fond et peut-être « plus scolastiquement » la théorie de la connaissance. Nous attendrons cette seconde partie pour porter sur l'ouvrage entier un jugement définitif. Nous sommes très porté à croire que nous aurons alors à lui adresser des éloges complets, en supprimant les réserves que nous sommes obligé de formuler aujourd'hui devant cette première partie d'un travail qui n'est peut-être encore qu'ébauché.

Voici la série des chapitres qui composent la matière de ce tome Ier :

Chap. I. — Objet de la psychologie expérimentale.
Chap. II. — Méthode de la psychologie expérimentale.
Chap. III. — Classification des faits psychologiques.
Chap. IV. — L'intelligence, les sens, perception externe.
Chap. V. — La conscience.
Chap. VI. — La raison.
Chap. VII. — La mémoire.

La Personne humaine, par l'abbé Piat, agrégé de philosophie, docteur ès-lettres, professeur à l'Institut catholique de Paris. — Un vol. in-8 de la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine,* 7 fr. 50. — Paris, Alcan.

M. l'abbé Piat est un jeune philosophe qui, dès ses débuts, voilà une dizaine d'années, s'est imposé à l'attention de la science incrédule ou matérialiste elle-même. La seule insertion de son nouveau travail au catalogue de la *Bibliothèque de philosophie Contemporaine,* en est une preuve éclatante.

Il s'est préoccupé de la modification profonde que la philosophie aujourd'hui dominante a fait subir à l'ancienne définition de la personnalité. On a repris à la racine et transformé toutes les notions qui intéressent la conduite et la destinée humaines : liberté, personnalité, droit, devoir, immortalité, vie future, Dieu, seraient autant de choses, ou qui n'ont plus de sens, ou qui n'ont plus leur sens traditionnel. On a bouleversé, miné, vidé de leur richesse métaphysique toutes les pièces maîtresses de la science de la vie. On ne veut plus de *substances ;* on remplace tout par des *phénomènes.* Il n'y a plus de conscience une, mais autant de consciences que d'*états de conscience:* ceux-ci se groupent entre eux d'après la loi de la finalité, et ce groupement est si intime qu'il en résulte un seul et même acte de perception. Le simple s'unit au simple, pour faire le simple; et de là l'unité de la pensée, la mémoire, l'identité; de là le caractère.

M. Piat ne conteste pas que ces nouvelles théories soient le résultat de recherches curieuses et d'un examen délicat et patient de la vie mentale. Ces recherches ne peuvent être stériles; mais dans quelle mesure doit-on en tenir compte? Jusqu'à quel point peuvent-elles modifier les lois de la vieille psychologie? Celle-ci s'appuyait sur les données subjectives du sens intime ; la science nouvelle ne veut admettre que les données objectives de l'expérience extérieure. Entre les unes et les autres, il n'est pas possible qu'il y ait contradiction réelle. Et si un conflit apparent s'élève, ce n'est point le dedans qu'il faut essayer d'ajuster au dehors, mais bien le dehors qu'il faut adapter au dedans. Les phénomènes intérieurs sont immédiatement perçus; ils sont plus clairs par nature que les phénomènes extérieurs ; on peut même dire que rien ne s'éclaircit pour nous qu'à leur lumière.

M. Piat étudie par le menu les faits qu'on oppose à la notion traditionnelle du *moi :* dédoublements successifs et dédoublements simultanés, automatisme des coordinations mentales et mécanisme de la réflexion, désagrégation des éléments de la responsabilité et solution de l'antinomie entre la conscience qui affirme la responsabilité et la raison qui semble la nier.

« Le philosophe disait autrefois : *Omnia mecum porto.* Les temps sont bien changés. De nos jours et de plus en plus, semble-t-il, le philosophe tire tout son savoir des cliniques et des laboratoires : il ne travaille, comme le savant, qu'avec des appareils. S'agit-il des émotions, par exemple, on ne les considère plus en elles-mêmes, telles qu'elles se révèlent à la réflexion ; ...on ne cherche qu'à fixer les degrés d'intensité par lesquels passent leurs équivalents organiques. Veut-on se rendre compte de la nature de la volonté, on a soin de déclarer dès l'abord que l'on ne parlera pas de la liberté, que l'on regarde d'avance comme un « problème d'ordre logique ». Et cet écart fait une fois pour toutes, on ne s'occupe plus que de la manière dont la volonté s'accuse et se traduit dans le système nerveux : on se borne à l'examen de ses conditions physiologiques ; car c'est dans ces conditions seulement qu'elle devient mesurable et par là même connaissable. Ainsi de chacune des autres formes de l'activité psychologique, le principe et la méthode qui en découle restant les mêmes : on procède en toutes choses comme si l'on ne pouvait saisir la pensée que par le mouvement... On se met à la fenêtre pour savoir s'il y a quelqu'un dans la maison. »

Le droit français, *ses origines et ses règles fondamentales,* par Octave Larcher, professeur à la Faculté libre de Droit de Paris. — 4 vol.

in-8° de xx-494, 454, 472 et 456 pages. — 16 fr., franco en gare, 16 fr. 80. — Paris, Bloud et Barral.

Commençons par le côté pratique. Nos confrères sont souvent en quête de manuels de médecine, et ce n'est pas nous qui les en blâmerons : il faut souvent passer par le corps pour atteindre l'âme. Nous tonnons contre le matérialisme croissant de nos populations. Mon Dieu ! il faut les prendre comme elles sont; et puisque nous les trouvons si accessibles aux préoccupations matérielles (ne l'ont-elles pas toujours été?), prenons en main leurs intérêts matériels. Tout à l'heure il était question de médecine : croyez-vous qu'un curé juriste fût moins utile à ses paroissiens qu'un curé médecin?

C'est à ce point de vue que se plaçait le Congrès ecclésiastique de Reims pour recommander l'étude du droit non seulement au presbytère, mais dès le Grand Séminaire. Il n'est pas de paysan qui, une fois ou l'autre, n'ait besoin de quelques renseignements juridiques. Celui qui les lui fournira s'emparera vite de sa confiance; et celui-là malheureusement, c'est presque toujours un instituteur sectaire, ou un maire ignorant, ou un notaire coûteux. Pourquoi ne serait-ce pas le curé? Au fond, nombre de paysans se détournent du curé, parce qu'ils le croient incapable, parce qu'on leur a mis dans la tête que le curé, en dehors de son latin et de sa théologie, ne sait rien de rien. Le jour où ils verront le curé à même de leur rendre des services matériels sérieux, ce jour-là une brèche sera faite dans le mur qui les sépare de l'Eglise, un préjugé sera tombé. On nous dit que l'expérience en a déjà été faite, et avec succès, sur divers points, en France même. Et en dehors de France, voyez ce qui se passe en Allemagne, par exemple! On nous rebat les oreilles de la prospérité du catholicisme sur le Rhin : mais soyez sûr que ce n'est pas seulement pour l'amour pur de Dieu que les paysans de là-bas restent si fermement attachés à leur clergé. Le clergé s'y trouvait d'ailleurs, au commencement du siècle, dans une situation beaucoup plus lamentable que n'est la nôtre aujourd'hui ; et c'est en prenant vigoureusement en main la protection des intérêts matériels des populations qu'il a commencé à s'établir dans la position inexpugnable où nous le voyons.

On dira qu'il est délicat de donner un avis en matière juridique. Sans doute il y faut des précautions : sur quel point de notre ministère n'en faut-il pas? Et croyez-vous qu'il en faille moins en médecine qu'en droit? Ce qui n'empêche nombre de nos confrères de s'occuper de médecine sans s'attirer d'embarras sérieux.

D'ailleurs un Manuel comme celui de M. Larcher vous facilitera singulièrement la besogne. C'est le premier ouvrage de ce genre que l'on offre au clergé. Droit privé, droit pénal, droit administratif, tout y est traité avec une netteté, une méthode qui permet de trouver immédiatement l'éclaircissement complet de la question posée. — Et, ce qui, au point de vue des études ecclésiastiques, est plus précieux encore, sur chaque sujet on suit, en termes admirables de concision et de plénitude, l'évolution de la loi à travers les siècles ; on fait toucher du doigt les liens qui rattachent le droit positif au droit naturel ; on se plaît à voir « l'idéal chrétien du droit se réfléchir dans les institutions et les lois du passé » ; on montre enfin que, tout ce qu'elles ont de bon, les lois actuelles le tiennent de ce même idéal chrétien dont la société actuelle n'est pas encore parvenue à se débarrasser.

C'est d'une lecture facile et d'une lecture attachante, deux épithètes qu'il est rare de trouver au bout de sa plume quand on parle d'ouvrages de droit.

Causeries historiques. Les historiens de la Révolution et de l'Empire, par Edmond Biré. — Un vol. in-8 de 418 p., 3 fr. 50, franco 4 fr. — Paris, Bloud et Barral.

Pour tout ce qui touche à la période historique ouverte en 1789, M. Biré est le premier de nos érudits. C'est aussi un de nos plus charmants causeurs. Et ce n'est pas trop de toute son aisance et de toute son érudition pour nous guider à travers le dédale de recherches et documents nouveaux qui de plus en plus encombrent l'époque révolutionnaire et impériale. L'histoire de la Révolution se refait pièce par pièce, point par point, avec une impartialité et une conscience que l'on n'eût pas osé encore espérer il y a vingt ou trente ans. Les travaux sérieux et définitifs se multiplient. Mais tout le monde ne peut les lire tous. Il en faut du moins connaître les résultats. Et c'est une tâche qui nous devient aisée avec des livres comme celui de M. Biré.

Et ce n'est pas un simple résumé que nous donne M. Biré des travaux d'autrui. Quiconque a suivi une de ses causeries sait avec quelle érudition surprenante, avec quelle bonne grâce il complète ses auteurs, rectifie tel point de détail, telle date inexacte de quelques heures, tel nom mal orthographié, tel prénom changé, donne un tour intéressant à toutes choses, sème à pleines mains les anecdotes, les traits piquants qui font flèche et se gravent dans l'esprit du lecteur et y gravent tout un raccourci de situation. Les écoles avant 1789, l'œuvre scolaire de la Révolution, Cathelineau, les Chouans, les martyrs de Quiberon, le 18 fructidor, les hontes directoriales, les complots militaires, La Tour d'Auvergne, etc.: autant de sujets sur lesquels sa plume projette des flots de lumière et s'élève sans peine de la causerie à l'éloquence, à la grande éloquence, toute de clarté et de sincérité.

Voulez-vous voir, par exemple, dans quelle atmosphère adulatrice vivait Napoléon ? Au lendemain de la proclamation de l'Empire, tous les corps de l'Etat s'empressèrent d'aller féliciter le nouveau maître. Lorsque l'Institut lui fut présenté, il adressa d'abord la parole à quelques académiciens qu'il connaissait; puis, s'arrêtant près de M. Ameilhon, continuateur de l'*Histoire du Bas Empire*, de Lebeau, il lui dit : « Ah ! vous êtes M. Ancillon ? — Oui, sire, Ameilhon. — Vous avez continué l'Histoire romaine de Lebon ? — Oui, sire, de Lebeau. — Oui, oui, de Lebeau... jusqu'à la prise de Constantinople par les Arabes ? — Oui, sire, par les Turcs. — Sans doute, par les Turcs... en 1449 ? — Oui, sire, en 1453. — En 1453, c'est cela. » — Puis l'Empereur passant à un autre, Ameilhon se retourne, et dit à ses voisins : « C'est incroyable ! il sait tout, il se souvient de tout, on ne peut rien lui apprendre. »

Ce volume est le VIIe des Causeries de M. Biré sur l'époque contemporaine. Les six autres (in-8 d'environ 400 pages, à 3 fr. 50 l'un, Lyon, Vitte), touchaient autant à la littérature qu'à l'histoire, et composent un recueil incomparable de jugements admirablement informés et sûrs sur les hommes et les choses de ce siècle, Vendéens et grognards de la Grande-Armée, romantiques et Voltairiens, Universitaire et gens d'Eglise, historiens et romanciers, orateurs et philosophes, bourgeois et gens d'idéal. Lire et suivre consciencieusement M. Biré, c'est s'assurer une foule d'aperçus clairs et précis sur toutes les questions que ce siècle a posées.

Les anciens chanoines-comtes de Lyon, par l'abbé Vachet, missionnaire de Lyon, chanoine honoraire d'Alger. — Un vol. gr. in-8° de VIII-392 p., 7 fr. 50. — Lyon, Vitte.

Ceci est un travail d'érudition locale. M. Vachet, par un prodige de patience et de recherches minutieuses, est arrivé à reconstituer l'"histoire et la liste des anciens chanoines-comtes de Lyon, non pas une sèche nomenclature de noms, « mais, sinon le portrait, du moins l'esquisse de ce qu'ils ont été. »

En tête de cette liste il a mis une introduction magistrale qui intéressera tous les fervents du moyen âge et nous éclaire parfaitement sur une des plus curieuses institutions de Lyon. Lyon, ville libre, eut de grands jours au moyen âge; et c'étaient de grands seigneurs que ses chanoines, avec leurs seize quartiers de noblesse « sans mélange de roture ». Quand un candidat se présentait au Chapitre, une enquête sévère était faite sur sa vie et ses mœurs, mais surtout sur l'authenticité de sa noblesse, sur la noblesse de chacune des maisons, races et familles, au nombre de huit, quatre du côté paternel et quatre du côté maternel, qui entraient dans la preuve. Aussi les candidats étaient-ils nombreux ; et le seul fait de leur admission au noviciat du Chapitre était un titre de noblesse des plus recherchés. A l'origine le nombre des chanoines était illimité; au XIIIe siècle, il flotte entre 72 et 48 ; en 1321, à la suite de la réunion de Lyon à la couronne de France, on le fixe à 32. Mais cette annexion n'enlève rien aux chanoines de leur dignité; Philippe-le-Bel érige en comté les biens du

Chapitre, comme pour consacrer à nouveau leur titre honorifique.

Après la vérification des quartiers de noblesse, un noviciat de six mois, comme s'il se fût agi d'entrer en religion ; et, c'était bien en effet une « religion » que le Chapitre de Lyon, avec sa règle sévère, inspirée de Cluny : ce qui ne suffisait pas à empêcher les rivalités et des conflits longs et ardents entre les Chanoines et l'Archevêque.

Puisse le travail de M. Vachet susciter des imitateurs dans d'autres diocèses ! Tous les Chapitres n'ont pas l'éclat du Chapitre de Lyon, tous les chanoines ne sont pas comtes : beaucoup cependant mériteraient de devenir historiques.

Le fabuliste chrétien, par M. Villefranche. — Un vol. in-12 de 358 pages, 16e édition. — Chez l'auteur, à Bourg (Ain).

La Bible est le livre d'éducation de l'humanité. Dieu y parle et y agit ; par un don admirable, le livre inspiré qui rapporte ses actes et ses discours, pénètre divinement l'âme, et, chose qu'il ne faut pas se lasser de redire à ce siècle laïcisateur, l'histoire sacrée ne s'adresse pas seulement aux adultes, elle est encore, pour l'enfant, le livre de choix. Rien ne remplacera jamais la Bible, ni à l'école, ni au foyer.

Sans préjudice pour l'œuvre divine, les hommes ont cru devoir, pour la formation de l'enfance, balbutier des contes et des fables. Par la grâce de Dieu, la France possède, dans l'un et l'autre genre, de vrais modèles, les contes de Perrault et les fables de La Fontaine. Ce sont deux types, et La Fontaine est, pour l'expression, si parfait, que s'élancer sur ses traces c'est courir à un échec.

Que si vous mettez La Fontaine et Perrault, comme livres d'éducation, en face de la Bible, vous restez tout songeur. Les contes paraissent horriblement bêtes et même dangereux; les fables, il est heureux que les enfants n'en goûtent que le geste et en négligent la moralité ou ne la prennent que comme une ironie. Autrement fables et contes seraient des vases d'or, mais pour servir des poisons.

Un vénérable patriarche de la famille et des lettres, M. Villefranche, si estimable comme historien, s'est essayé aussi en ce genre, non pas en émule de La Fontaine, mais en chrétien qui sait et qui veut non pas mieux dire, mais mieux faire. Dès sa jeunesse, il s'essayait aux fables ; pendant une longue vie consacrée à tous les travaux et à tous les dévouements, les fables de jeunesse appelaient l'attention de l'âge mûr, et maintenant qu'il approche du terme, il a voulu, dans sa vieillesse, donner à ses fables le tour de suprême perfection accessible à son goût. Depuis tantôt deux mois, je lis et je relis le *Fabuliste chrétien* parvenu à sa seizième et définitive édition. Je veux me faire l'honneur de lui rendre un explicite hommage.

Ce qui caractérise M. Villefranche comme fabuliste, c'est qu'il prend le contre-pied de La Fontaine, toutes les fois que La Fontaine tombe dans la morale du paganisme. M. Villefranche est un de ces chrétiens dont la foi règle tout; il a mis en fable les commandements de Dieu et les conseils de l'Evangile; son personnel est le même que celui du Bonhomme, mais il sort de l'école catholique et n'y revient que pour exiger l'observation fidèle du catéchisme. Ses bêtes sont toutes parfaitement chrétiennes; si elles parlent parfois moins bien que d'autres, elles se conduisent mieux. Leur morale n'est pas le christianisme simplement en discours, c'est la morale en action. Dans ses deux ou trois cents fables, l'auteur n'a qu'un but : nous faire aimer Dieu et adorer Jésus-Christ.

On dit La Fontaine *inimitable*, c'est une erreur. La Fontaine avait son génie propre, mais il a lu tous les fabliaux et mis dans ses vers tous leurs traits d'esprit. Après La Fontaine, le genre est fixé ; prétendre qu'après lui personne n'y peut atteindre, c'est absurde. Je crois, pour mon compte, que beaucoup peuvent s'y essayer, et que plusieurs peuvent y réussir.

Le fait est que M. Villefranche a relevé la portée de la fable et agrandi son cadre traditionnel ; mais il ne s'est pas tenu aux intentions : son style a l'aisance, la naïveté, l'humour, l'enjouement. Les tours malicieux sont fréquents sous sa plume ; ils ne vont jamais jusqu'à la caresse aux bas-fonds de la nature. Certes, il tient du Bonhomme et beaucoup ; son grand fond d'honnêteté le met certainement au-dessus. Dans toutes ses fables, il y a une simplicité heureuse et pleine de lumières. Il y a aussi une gradation ascensionnelle qui prend le petit enfant par la main et le mène jusqu'aux sommets, plus fleuris, de la virilité.

Si je vous disais que Viennet, Sainte-Beuve, Pontmartin ont loué beaucoup le fabuliste lyonnais ; que les Italiens l'ont traduit; que les cardinaux Mermillod et Richard l'ont recommandé aux maisons d'éducation et aux familles chrétiennes; et que beaucoup d'auteurs se sont enrichis de ses dépouilles, vous auriez, dans ces témoignages, les plus efficaces garanties. Je me borne à vous dire avec le Maître :

Oui, de nous on n'a vu paraître
Rien que de pur, de bienfaisant.
Et nous aurons rempli peut-être
L'humble destin du ver luisant.

Questions du jour, *politiques, sociales, religieuses, philosophiques*, par l'abbé Gayraud, député du Finistère. — 1 vol. in-12 de 423 p., 3 fr. 50. — Paris, Bloud et Barral.

« Ce volume, dit l'auteur, est composé d'articles publiés depuis quatre ans dans diverses Revues catholiques. Jamais sans doute ces articles n'eussent été recueillis, si la Providence, en me plaçant dans un poste que je n'ai point ambitionné, ne m'avait pour ainsi dire contraint à exposer nettement « mes idées » sur les principales questions actuelles ».

Ç'aurait été grand dommage si ces articles étaient restés épars à travers les Revues ; et leur réunion en volume ne sera pas le moindre fruit de l'élection de M. Gayraud. Le ralliement à la République, la liberté d'association et les congrégations religieuses, le patronat et le salariat, l'Eglise devant l'esprit moderne, l'avenir de la scolastique, le capital et la finance au XIXe siècle, l'impôt progressif, la décentralisation, etc ; toutes questions traitées avec la hauteur de vues de ceux qui s'orientent loyalement et sans arrière-pensée sur les enseignements de Léon XIII, — avec la science profonde et la rigueur philosophique qui depuis longtemps mettent tout à fait à part M. Gayraud, et l'avaient fait présenter autrefois pour le Rectorat de l'une de nos Universités catholiques, — avec la sérénité d'un homme qui ne songeait guère alors à poser une candidature politique, sérénité dont, grâce à Dieu, il n'a rien perdu depuis.

La Composition française du baccalauréat classique et moderne et du brevet supérieur, par J. Condamin, docteur en théologie et ès-lettres, prof. de littérature française à l'Université catholique de Lyon. — 1 vol. in-8o de 612 p., 11e édition. — 6 fr. — Lyon, Vitte.

Nouveau choix de Versions latines, *données aux examens du baccalauréat et annotées à l'usage des classes supérieures*, par l'abbé Urbain, docteur ès-lettres. — 1 vol. in-12 de XIV-288-74 pages, 3e édition, cartonné. — 2 fr. 75. — Lyon, Vitte.

Littérature et genres littéraires, poésie et prose, par l'abbé Montagnon. — 1 vol. in-12 de 410 pages, cartonné. — 3 fr. — Lyon, Vitte.

Le passe-partout des idiotismes anglais les plus usités dans la conversation, par Ch. Stuart-Merritt, in-16 de XXXII-222 pages, reliure anglaise. — 2 fr. 50. — Lyon, Vitte.

Méthode pratique de style et de composition littéraire, par F. T. D. — Cours élémentaire. Edition spéciale pour les écoles de filles. — In-12 de 96 p. — 0 fr. 70. — Lyon, Vitte.

I. — L'ouvrage de M. Condamin est depuis longtemps familier aux professeurs des classes supérieures. La onzième édition, qui vient de paraître, est augmentée des sujets